

CLARTÉ

Sommaire

<i>ÉDITORIAL : Une Apologie de M. Jourdain</i>	CLARTÉ
<i>Lénine, 1917, (Suite)</i>	VICTOR-SERGE
<i>Les Livres</i>	Georges MICHAEL
<i>A propos du « Roi David »</i>	MARCEL-EUGÈNE
<i>Un Bachelier</i>	Léon BAZALGETTE
<i>La dernière étape de l'École capitaliste</i>	C. FREINET
<i>Les douze premières années de la République chinoise</i>	F. H. DJEN
<i>Les Revues</i>	ALTMAN

Dessins d'Othon Friesz, Kisling, Kathe Kollwitz et M. Muter



ABONNEMENTS

France . . . 1 an. 33 fr. 6 mois. 18 fr. 3 mois. 9 fr.
Étranger. 1 an. 40 fr. 6 mois. 22 fr. 3 mois. 11 fr.

16, Rue Jacques-Callot, Paris (6^e) — Téléphone : Gobellina 11-60. — Chèque Postal : Paris 330-80.

Voulez-vous avec profit utiliser les quelques moments de loisirs que vous pouvez consacrer à la lecture ?

Adhérez à l'Office du Livre du mois de CLARTÉ

Son but :

- Vous choisir chaque mois le meilleur livre paru en librairie.
- Vous permettre de l'acquérir gratuitement.
- Lutter contre le mercantilisme des lettres.



Soyez des milliers à ne lire que les ouvrages que vous choisira **CLARTÉ**.

Vous apporterez à **CLARTÉ** une aide puissante dans la lutte qu'elle mène depuis sa création contre l'empoisonnement du pays par une littérature de décadence qui ne fait appel qu'à la curiosité la plus banale et aux instincts les plus bas d'un public complaisant.

En échange des 12 meilleurs livres de l'année qu'elle vous donnera, si vous voulez, gratuitement **CLARTÉ** ne vous demande qu'une condition :

LUI TROUVER 1 ABONNÉ PAR MOIS !

Une apologie de M. Jourdain

« Les bourgeois doivent se mettre en tête que le moment arrive de chanter eux-mêmes leur éloge. Le règne du battage remplace le temps de la discrétion. N'oublions pas toutefois que la réclame la plus excellente n'a jamais sauvé un mauvais produit. »

Eloge du Bourgeois français, Pensées du 1^{er} mai, p. 206.

Ainsi, *dixit* René Johannet, le « règne du battage » a commencé, et, par sa voix, la bourgeoisie va cesser d'être discrète et chanter ses propres louanges. Mais René Johannet, Pindare de la bourgeoisie, n'est pas emporté par son lyrisme au delà d'une sage prudence, et il nous avertit lui-même « que la réclame la plus excellente n'a jamais sauvé un mauvais produit. » Cela est tout à fait délicieux comme aveu, et il faut souhaiter que cet *Eloge du bourgeois français, ce Manifeste de la bourgeoisie* (1), comme l'annonçait la *Bibliographie de la France*, soit tiré à je ne sais combien d'éditions; car, en vérité, cette œuvre lyrique, qui commence par une invocation à la Muse, est une œuvre d'un haut comique, et faite éminemment pour divertir les honnêtes gens de toutes classes — y compris *les hideux prolétaires*. Honneur aux braves ! René Johannet s'est dévoué, et, pour redonner du cœur au ventre des bourgeois, il a inauguré « le règne du battage », et, du premier coup, poussé un *péan* audacieux en faveur du bourgeois français, excellentement représenté par Molière dans le type immortel de M. Jourdain. M. Jourdain, c'est le *nouveau riche* du XVII^e siècle, le *Bouvard* ou le *Pécuchet* contemporain de Louis XIV; et l'on a bien tort de se gausser de M. Jourdain: c'est, selon René Johannet, un type éminemment sympathique, un *brave type*, qui, en voulant se frotter aux gentils-hommes et *se cultiver*, rend hommage... au progrès et à la saine hiérarchie. René Johannet, qui a horreur du *hideux prolétariat*, n'aime que l'ouvrier qui *s'embourgeoise*, ce qu'il appelle aimablement *la bourgeoisie ouvrière* — les prolétaires-bourgeois, comme Jouhaux sans doute — et le bourgeois qui... s'anoblit, comme cet excellent bourgeois-gentilhomme de M. Jourdain. Les autres — la canaille — les Sénégalais sont là pour en faire un beau massacre; et si Mangin ne suffit pas, il y a encore ce que René Johannet, se souvenant en fin de compte qu'il est chrétien et collaborateur de la *Croix*, appelle si élégamment *la*

(1) Ce manifeste lancé avant les élections, a peu impressionné les électeurs, et n'a pas empêché le Bloc National d'être proprement écrasé, sans doute pour montrer que « la patience du bourgeois français ira jusqu'au bout ».

solution Jésus-Christ: vulgo, sabre et goupillon ! En mettant, entre lui et la canaille, Mangin et... la Croix, notre Pindare bourgeois commence à se sentir un peu rassuré, car il a une peur affreuse de la Révolution, et comme les poltrons, il chante pour se donner du courage. Dans ses profondes, ineffables et impayables *Pensées du 1^{er} mai*, on peut cueillir en effet celle-ci (XXXIII-p. 201): « Je demandais à un jeune chef communiste ce qu'il comptait faire le 1^{er} mai: « Ma foi, partir la veille « pour Barbizon ». Alors, je suis resté à Paris, » — d'où l'on peut conclure, légitimement, que si le jeune chef communiste en question était resté à Paris, notre excellent bourgeois de Johannet, lui, filait, et dare dare, à Barbizon!

« Pour toi, héros inconnu, qui auras un jour ta statue sur toutes nos places, ton buste sur toutes les cheminées, tes initiales sur tous les palais, pourquoi ne te lèves-tu pas, comme Lazare, et ne marches-tu pas de l'avant? Quarante millions de Français (2) t'attendent; demain, si tu sais, si tu veux, ils te jureront obéissance ». René Johannet a tellement peur qu'il adjure le *héros inconnu*, le futur Mussolini français, de se hâter de venir lui permettre, à lui paisible et sage érudit bourgeois, de continuer ses recherches d'érudition, à l'abri des... faisceaux, symbole de « la Force qui se tait et broie la rébellion dans sa poigne de fer ». Victor Hugo, dans ses *Châtiments*, adressait au peuple le fameux appel pathétique: Lazare! Lazare! lève-toi! — pour qu'il se dressât contre l'Usurpateur; René Johannet, lui, lance au *héros inconnu*, à l'Usurpateur qui tarde à paraître, le même appel pathétique, pour qu'il vienne écraser ce même peuple — la canaille infâme et hideuse. Clérical, intellectuel et ploutocrate, il rêve évidemment d'une seconde édition du Second Empire. Que M. Jourdain apprenne un peu les belles manières, que la ploutocratie se mette un tantinet à l'école des Intellectuels, et sur Caliban terrorisé, dompté, garrotté, règnera le bourgeois « surmonté »!

Mais, au fait, qu'est-ce qu'un bourgeois? — René Johannet termine son chapitre de recherches sur ce mystérieux problème par ces lignes vraiment délicieuses: « Qu'est-ce que la bourgeoisie, en dernier ressort? *Un fait naturel* (3). Le bour-

(2) René Johannet compte pour rien, sans doute, *les hideux prolétaires*; et il augmente sans vergogne le nombre des bourgeois fascistes! La France bourgeoise malthusienne n'est pourtant pas si bien... garnie que cela!

(3) Proudhon n'est pas tout à fait du même avis: « *La nature, dit-il, ne crée pas plus de bourgeois que de nobles*. Mais la distinction des classes une fois faite par le jeu des intérêts et les évolutions de la Société, le bourgeois tend à constituer, comme autrefois le noble et le prêtre, un type à part, une race dans la race, aussi fa-

geois — il peut s'en faire gloire — s'il doit beaucoup à l'expérience, s'il doit à la volonté plus encore, ne doit rien au livre, à la thèse, à l'idéologie, à l'irréel. *Sa naissance est pure, sa descendance est légitime. Il sort tout armé du long et puissant engrenage qui produit les fleurs et les saisons, les Océans et les chefs-d'œuvre de l'art.* Quelle garantie ! quelle sanction ! Cet effort de la nature sociale vers un niveau supérieur, qui s'est exprimé jadis avec plus de brio peut-être, avec plus d'intensité, par la noblesse, cet effort d'aristocratie, qui s'exprime ailleurs par le gentleman, se traduit aujourd'hui, surtout en France, avec une puissance, une ampleur et une tablature sans précédent, qui participent de la majesté des grands nombres (1) — par le bourgeois.

C'est le bourgeois, qui donne sa couleur à la civilisation contemporaine, fille du zèle et de l'ingéniosité et, pour en revenir à la France, on n'y saurait concevoir d'autre régime qu'un régime bourgeois, coupé, si l'on veut, ça et là, de brefs et répugnants interrègnes serviles, de type communal (4). « Mais un interrègne n'est pas une norme. C'en est même le contraire. » (Bravo, M. de La Palisse !)

Et René Johannet conclut ce beau chapitre par cette affirmation solennelle, importante... et désopilante : *le bourgeois, c'est... la société.* Tout est bourgeois, à ses yeux ; il n'y a pas une qualité au monde (5) qui ne soit authentiquement bourgeoise, il annexe tout à sa chère bourgeoisie, même Alphonse de Lamartine, qu'on aurait pu croire un noble assez authentique, même Jeanne d'Arc, qui n'est plus une *pastoure*, comme vous pouviez à tort vous l'imaginer, même Georges Sorel, qui rentrerait chez lui à l'heure trop exactement pour n'être pas le bourgeois de France le plus bourgeoisifiant ! (6) René Johannet ressemble quelque peu à ces fameux pangermanistes qui se piquaient de science anthropologique et qui annexaient tranquillement tous les génies du monde à la *race alle-*

elle à reconnaître par son langage, ses sentiments, ses habitudes, que le Chinois, le Juif, le Bohème, le Tartare, l'Arabe, par leur physionomie. *Le bourgeois est un vilain qui a quitté la glèbe pour le trafic et le métier* et qui s'est fait, par ses affaires, une fortune plus ou moins rapide et considérable. Quelconque a vécu dans une ville de province a pu voir de ces transformations : il s'en fait tous les jours. » (*Justice*, T. V., notes et éclaircissements, p. 217).

(4) René Johannet, naturellement, déteste la Commune et adore M. Thiers, ce représentant, en effet, si adéquat de sa chère bourgeoisie française. Nous le verrons même oser écrire que *Sorel était né pour célébrer M. Thiers !*

(5) Il écrit, tranquillement, que « *la bourgeoisie débute à la première contrainte sur soi* », p. 264. Evidemment, à ce compte, tout ce qui est bien en ce bas monde est... bourgeois ! Les nobles évidemment n'exerçaient aucune contrainte sur soi, et les prolétaires sont des gens qui se laissent ignominieusement aller !

(6) Il dit aussi cocassement quelque part (p. 110) : « Le bourgeois, mais c'est Francis Jammes ! » comme c'est Bourget, Bazin, Claudel, Bordeaux, auteurs en effet bien... bourgeois. Il n'en dirait pas autant sans doute de Rimbaud, ex-communard et... poète authentique.

mande — race élue, comme chacun sait. De même, pour René Johannet, la bourgeoisie est vraiment *la classe élue*, et, dans son *chauvinisme* bourgeois délirant, il pratique en sa faveur un annexionnisme vraiment intempérant. L'origine de la bourgeoisie, selon lui, se perd d'ailleurs dans la nuit des temps ; on peut faire remonter son existence bénie à *presque* (1) trois mille ans ; et si le passé lui appartient, l'avenir est à elle non moins évidemment : la bourgeoisie est éternelle ! On ne parlera plus désormais de *France éternelle*, mais de *bourgeoisie éternelle* ; au reste, France et bourgeoisie se confondent, la France est par excellence un Etat bourgeois ; et la bourgeoisie française, la plus *épatante* des bourgeoisies, une bourgeoisie auprès de laquelle toutes les autres pâlissent et qui réalise vraiment, dans sa pureté, dans sa plénitude, dans toute sa splendeur, ce que Hegel aurait appelé *la notion bourgeoise*. Les autres bourgeoisies, l'anglaise, l'allemande, l'italienne, sont moins pures — les deux premières ont donné dans le *vilain* protestantisme (7) ; or, le catholicisme, pour René Johannet, est la religion bourgeoise par excellence ; saint Thomas d'Aquin est le théologien de la bourgeoisie, comme Escobar est son grand moraliste ! Le bout de l'oreille du sacristain ici perce quelque peu ; la bourgeoisie chère à René Johannet, c'est la bourgeoisie cléricale, la bourgeoisie élevée sur les genoux des Jésuites ; et nous lui concéderons très volontiers qu'en effet l'ordre des Jésuites, créé au XVI^e siècle pour lutter contre la Réforme, est bien une création éminemment bourgeoise, correspondant aux besoins des monarchies absolues et du capitalisme marchand, pour qui *l'obéissance passive* est la condition essentielle de l'ordre social.

Toutes ces belles choses en l'honneur de la bourgeoisie, sont débitées sur un ton lyriquement cocasse, qui procure au lecteur une bien douce joie ; et l'on finit par admirer ce Bourgeois qui sort tout armé d'un engrenage, comme on admire M. Jourdain faisant des armes. René Johannet, dans sa vanité bourgeoise, n'a pas fait attention à l'énorme *vis comica* que dégage son apologie ; et il a des images vraiment drôles. Dans son *Adieu à Georges Sorel* (car il se prétend, s'il vous plaît, disci-

(7) Pour notre bourgeois cléricale, le protestantisme naturellement a rétréci l'âme humaine, et ce n'est que dans les pays protestants que le capitalisme a pu prendre ces aspects revêches et désagréables qu'offre par exemple le capitalisme anglo-saxon ; le bourgeois latin, resté catholique et soumis à la saine influence du thomisme, a gardé plus de grâce et de mesure même en devenant capitaliste, que le bourgeois anglais, américain ou allemand. Oui, mais les pays latins sont restés à la queue des pays anglo-saxons et germaniques pour le développement capitaliste et leur économie est toujours plus ou moins moyen-âgeuse.

ple de Sorel (8), ce Joseph Prudhomme sorti d'une feuille de sacristie et admirateur de M. Jourdain), il compare Sorel, qui, paraît-il, *était né pour célébrer M. Thiers*, au « chène de Dodone », et à « une épée flamboyante qui rend les cœurs transparents ». Ces comparaisons facétieuses ne compromettent heureusement que ceux qui les font, et non ceux qui les... subissent ; et René Johannet se montre bien incapable de comprendre le *vieux Français*, tout chargé de vertus et de sens populaires, qu'était Sorel — Sorel, assurément issu de cette bourgeoisie normande qui a donné Corneille et Flaubert, mais à qui son mariage avec une femme du peuple révéla l'énergie prolétarienne et le socialisme, et qui, quoi qu'on veuille insinuer, est resté, selon son propre témoignage, obstinément fidèle au prolétariat révolutionnaire.

Il faut inviter René Johannet, s'il veut se faire des idées moins puériles sur ce qu'est un bourgeois, à relire le chapitre xv du *Capital*, où Marx a retracé, en traits de feu et de sang, *la naissance en effet si pure* (9) de la bourgeoisie ; et il faut le prier de relire aussi ce que Proudhon, dans les *Notes* ajoutées à sa *Justice*, a écrit de la bourgeoisie « *institution préparatoire*, comme la noblesse et le clergé, qui, tôt ou tard, doit disparaître ». « Pour cela, écrit Proudhon, il suffit de deux choses : la discipline des transactions, la conversion des services d'entrepôt, de transports, de banques, de crédit, en services publics, et l'application de l'association ouvrière aux fabriques et manufactures. Par cette double mesure, la bourgeoisie est atteinte dans son essence et condamnée

(8) René Johannet a compris Sorel tout de travers. Sorel évidemment, appliquant une idée essentielle de Marx, souhaitait une bourgeoisie hardie et fidèle à sa mission historique de création de forces productives ; le prolétariat est, en un sens, l'ombre de la bourgeoisie ; mais il est aussi et en même temps son fossoyeur ; un bourgeois, comme Johannet, peut souhaiter que le socialisme serve à un progrès sensationnel de l'idée bourgeoise (p. 299) ; mais un révolutionnaire, comme Sorel, souhaite qu'une bourgeoisie hardie, serve un progrès sensationnel de l'idée ouvrière ! Tout dépend de quel côté de la barricade on se place ! D'ailleurs, Johannet aurait pu ne pas oublier que Sorel, en vrai *cornélien* qu'il était, ne pouvait souffrir « qu'à vaincre sans péril on triomphât sans gloire ».

Il ne s'agit pas, d'une façon générale, de dénier à la bourgeoisie toute vertu historique ; Marx a fait d'elle dans le *Manifeste Communiste* un éloge magnifique — plus magnifique et plus profond mille fois que celui que lui casse sur le nez notre Pindare bourgeois, lequel n'est que ridicule. Nous ne sommes pas des démagogues ; notre philosophie des classes et de leur devenir n'exige nullement que nous rabaissons les combattants d'une lutte qui, pour être vraiment bienfaisante et féconde, réclame au contraire de leur part le sens le plus élevé de leur mission historique réciproque.

(9) René Johannet répliquera qu'il s'agit là de la bourgeoisie anglaise, et nous savons qu'il met à part l'excellente bourgeoisie française, si pure, si grande, si... etc. Mais il nous semble que les procédés employés par toutes les monarchies absolues pour créer l'Etat moderne bourgeois ont été partout d'une... impureté manifeste. Et Philippe le Bel et Louis XI, rois pour lesquels René Johannet témoigne d'une grande admiration, ne passent pas pour des modèles de douceur et de moralité.

irrévocablement. Elle-même a donné, sans le savoir, le signal de cette révolution par ses Compagnies de chemins de fer, de mines, d'armement, de bazars, etc., qu'il est si facile de transformer en exploitations ouvrières, sous la surveillance de l'Etat. Déjà, la petite bourgeoisie, cette classe moyenne aux doctrinaires si précieuse, a commencé de céder la place aux grandes commandites ; elle retourne au prolétariat. Encore un peu, il ne restera que la haute bourgeoisie, déjà stigmatisée du nom de *féodalité industrielle*. »

On a souvent reproché aux marxistes leur soi-disant fausses prophéties sur la marche de l'évolution économique moderne ruinant les classes moyennes pour ne laisser debout que les deux grandes classes antagonistes — patronat et salariat, capitalistes et prolétaires... Il semble cependant difficile de nier, à l'heure actuelle, la précarité des classes moyennes prises dans le *Talon de fer* (comme dit Jack London), dont le fascisme n'est que l'expression politique, et le prolétariat révolutionnaire, dont le communisme de Lenine est le truchement. Sorel, répondant à Charles de Saint-Cyr (*Ce qu'il faudrait que soit la France de la Victoire*, p. 22), écrivait ceci : « La bourgeoisie française de l'ancien type est aujourd'hui en train de se ruiner, comme s'est ruinée pendant la Révolution la noblesse ; cette classe économe, âpre au gain, et très préoccupée de l'avenir familial, ne réparait plus (10) ; elle fait place à une société prodigue, spéculatrice et pleine de mépris pour l'attachement au sol. Ce monde (dont l'Amérique nous fournit de si tristes échantillons) est remarquablement cynique, ignare et politicien ». René Johannet, au fond, nous a chanté l'éloge de cette bourgeoisie française de l'ancien type ; — comme tous les intellectuels, il ressemble à l'oiseau de Minerve : il chante ce qui est déjà mort ; il n'est pas à la page. « La comédie, depuis Molière, écrit Proudhon, a multiplié à l'infini les types du bourgeois. Nous connaissons les Dandin, les Chrysele, les Orgon, les Arnolphe, les Jourdain. Le dernier venu, et le plus cocasse, est M. Prudhomme. Passé celui-ci, on tombe dans les Goriot, les Vautrin, les Macaire. *La bourgeoisie a vécu ; tirons le rideau sur le mort.* » René Johannet en est resté, lui, à M. Jourdain, un type de *nouveau riche* en effet assez innocent et idyllique ; la grande guerre nous a fait connaître beaucoup mieux. S'il demeure en ce monde des exemplaires de bourgeois honnêtes et sérieux, ils n'ont vraiment plus qu'une chose à faire : rallier le prolétariat com-

(10) Sorel ajoutait que du moment où Renan et Le Play n'avaient pu sauver la bourgeoisie celle-ci était bien perdue. Johannet a sans doute voulu écrire lui aussi sa *réforme bourgeoise*, mais il est douteux, quoi qu'il prétende, qu'il ait plus de succès que Renan et Le Play !

muniste pour édifier une civilisation riche, comme disait Sorel, *en valeurs quiritaires*. Mais, chose curieuse, nos intellectuels d'après-guerre semblent affamés de servitude ploutocratique : naguère, les dividendes capitalistes les faisaient pâlir et sécher d'envie ; ce sont les *hauts salaires* qui, aujourd'hui, les empêchent de dormir. « La vraie fonction des intellectuels, dit Sorel, est de conseiller, divertir ou célébrer les hommes d'Etat. S'il y en a qui vont au socialisme, c'est que, de ce côté, la concurrence apparaît moins vive et le bénéfice plus assuré. L'affaire Dreyfus a révélé à beaucoup d'intellectuels *la valeur en argent de leur talent* (11) ». Le fascisme, issu des classes moyennes et de leur rhétorique classique, mais ins-

(11) *Degenerazione capitalista e Degenerazione socialista* p. 369.



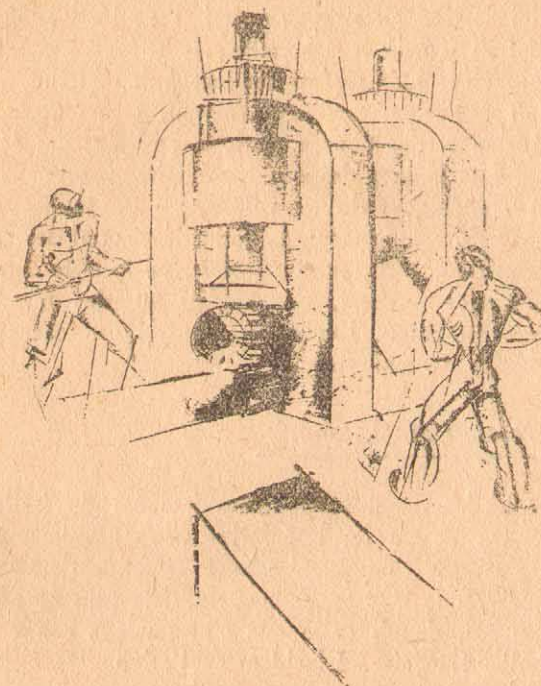
(Dessin d'Othon Friesz)

trument politique du *Talon de fer*, séduit les classes dites libérales beaucoup plus que le communisme, qui crie, dit-on : « Mort aux intellectuels ! » Le Capital, depuis longtemps, a enrôlé la science, qui ne veut pas servir le Travail ; et ces messieurs, qui ont la noble prétention de représenter et de défendre l'Esprit en face de la *barbarie* prolétarienne, aiment mieux prostituer leur intelligence au service de la ploutocratie : « aux « ducs », aux « barons » industriels, correspondent les « princes » de l'Esprit », dit René Johannet. C'est bien cela : en écrivant l'*Eloge du bourgeois français*, il a signé l'acte d'abdication de l'Intelligence au profit du Talon de fer. C'est la seule façon dont le bourgeois, en effet, puisse se « surmonter », en attendant que le prolétariat révolutionnaire le surmonte vraiment en l'éliminant.

CLARTE.

LÉNINE, 1917

(Suite) (1)



V

On arrive à un tournant. Le gouvernement provisoire du prince Lvof — quatre ministres socialistes — veut gouverner et faire la guerre. Il s'en prend aux agitateurs dans l'armée, aux soldats révolutionnaires, au Soviet de Cronstadt, lequel d'ailleurs ne se laisse pas intimider et l'amène à résipiscence. Au front il prépare l'offensive exigée, sur un ton de plus en plus impérieux, par les ambassadeurs alliés. L'offensive à la veille de la catastrophe économique ! — L'offensive est enfin, soudainement déclanchée « au nom de la paix », le 18 juin, par le ministre de la guerre Kerensky. Vu l'impréparation technique et la volonté des soldats de ne plus se battre, elle tourne promptement au désastre (2). En vain quelques bataillons « patriotes » se font-ils hacher par la mitraille allemande. — Or, ce même jour a lieu à Pétrograd une manifestation organisée par le Comité central bolchévik contre la

(1) Voir nos numéros des 1^{er} et 15 mai.

(2) Sur le caractère de l'agitation bolchévik aux armées, on écrit, à l'époque, pas mal d'insanités. Le soldat paysan ne voulait plus se battre, c'est un fait : il pensait tout bonnement, à s'en retourner chez lui... Les bolchéviks, eux, lui tenaient un ferme langage révolutionnaire : « Exigez... tous les pouvoirs aux Conseils des Ouvriers et des Soldats ! Des propositions immédiates de paix sans annexion ni contributions à tous les peuples et à tous les gouvernements... La confiscation des bénéfices de guerre. » — « Pas de mutineries. l'action révolutionnaire consciente. » — « Tant que le gouvernement actuel est soutenu par la majorité du peuple, soumettez-vous à lui... Ne gaspillez pas vos forces en mutineries... » Ce beau langage intelligent et ferme est celui d'un manifeste de Krylenko à la XI^e armée. — V.-S.

guerre et le gouvernement de coalition. L'appel des bolchéviks est entendu des masses. C'est un triomphe. 400.000 ouvriers et soldats défilent dans les rues. Des centaines de drapeaux rouges portent la devise des bolchéviks : « Tout le pouvoir aux Soviets », à laquelle les menchéviks opposent sur *trois* pancartes leur mot d'ordre : « Confiance au gouvernement provisoire ! » Confiance ! Ils ont bien choisi leur moment. Le flot rouge monte, monte encore, et cette fois plus haut.

En face de cette piteuse confiance comme les mots d'ordre des bolchéviks sont nets : « Ni paix séparée avec l'Allemagne, ni traités secrets avec les anglo-français. » — « Assez d'hésitations... Assez de confiance aux capitalistes... Action révolutionnaire ! »

Lénine fait preuve, comme toujours, d'une intuition remarquable de l'état d'esprit des masses. Le 13 juin il constate : « Nous sommes au tournant. »

Le prolétariat socialiste et notre parti doivent faire preuve du maximum de vigilance et de sang-froid : que les futurs Cavaignac commencent les premiers.

Ils commenceront les premiers, comme le veut Lénine. Ce sera bientôt l'aventure Kornilov. Sûr de la confirmation que lui donnera l'avenir, Lénine pose la question : *D'où viennent les Cavaignac ?* Des menchéviks, en effet, on écrit aux bolchéviks : « Si venait un vrai Cavaignac, nous serions avec vous. » Les Cavaignac, leur riposte Lénine, ne surviennent qu'à la faveur des hésitations des partis petits-bourgeois tels que les vôtres (16 juin).

A ce moment (19 juin) se situe l'incident de la villa de l'ancien ministre Dounevo, occupée par les anarchistes et par plusieurs syndicats. La police du gouvernement provisoire tente un coup de main nocturne, resté infructueux, pour en déloger les occupants. Ce fait est enregistré comme un symptôme : le gouvernement veut montrer de la poigne...

Retenons de ces jours-là deux articles de Lénine et un discours. L'un des articles s'intitule : *Jacobins ?* Lénine y présente l'alternative : « Ou contre-révolution, ou jacobinisme. »

Les historiens de la bourgeoisie voient dans le jacobinisme une chute. Ceux du prolétariat y voient un des plus hauts essors de la classe opprimée, en lutte pour sa libération. Les jacobins ont donné à la France le meilleur exemple de révolution démocratique et de résistance à la coalition des monarches...

Le jacobinisme en Europe ou aux frontières de l'Europe et de l'Asie, au XX^e siècle, serait la domination du prolétariat, classe révolutionnaire, appuyée par les paysans pauvres et bénéficiant de conditions matérielles permettant la marche au socialisme. (24 juin).

L'autre traite d'une question de détail, mais de celles auxquelles Lénine attribua toujours une énorme

importance. *Il faut organiser un syndicat de journalistes agricoles, car aucun Etat ne viendra en aide au salarié dans son village s'il ne se vient lui-même en aide* ».

Le discours prononcé au premier congrès panrusse des Soviets traite de la guerre. Lénine y relève, surtout les contradictions des socialistes qui veulent continuer révolutionnairement la guerre de Nicolas II. L'issue ? « Pas de paix séparée avec les capitalistes allemands, rupture complète avec les capitalistes anglais et français. » Une mesure à prendre sans délai : publier les traités secrets.

Le 2 juillet, les ministres cadets (constitutionnels démocrates) et le prince Lvof, président du Conseil, démissionnent à propos de la question d'Ukraine. Ils ne sauraient admettre l'autonomie nationale de l'Ukraine, à laquelle ils ne peuvent pas non plus s'opposer.



Les journées sanglantes de Juillet

Depuis l'offensive, l'affaire de la villa Dournovo, les difficultés avec l'Ukraine, l'impopularité de la coalition gouvernementale socialiste-bourgeoise a grandi d'heure en heure. La coupe déborde, dans les journées de juillet, prologue véritable de la révolution d'octobre. Les réservistes de 40 ans exigent qu'on les démobilise. On craint que les généraux réactionnaires ne livrent Pétrograd aux Allemands. On s'attend à l'envoi au front des régiments les plus « rouges » de la garnison. L'initiative de la manifestation insurrectionnelle vient des masses, dans lesquelles les groupes anarchistes jouent parfois le rôle d'un ferment actif. Les bolchéviks ne croient pas le moment venu. Le 3 juillet, un régiment de mitrailleurs se rend devant le petit palais de la Kssechinskaya, ballerine et favorite de l'Empereur déchu, occupé maintenant par le Comité central du parti bolchévik. Les soldats exhortent les bolchéviks à l'action. Lachévitch et Kouraev leur répondent : « Pas encore ! » Ils se font siffler. La *Pravda* a préparé un ordre d'abstention. On y redoute un guet-apens, une tentative révolutionnaire prématurée facile à réprimer. Mais la ville ouvrière bouge tout entière, il faut la suivre. A 10 heures du soir, le Comité central du Parti bolchévik décide une « manifestation pacifique ». La manifestation du 4 est inoubliable. Un demi-million d'hommes armés proclament qu'ils en ont assez des tergiversations, que la révolution doit continuer. Les matelots de Cronstadt sont venus. La garnison de la forteresse de Pierre et Paul manifeste aussi.

Des coups de feu s'échangent. L'ordre révolution-

naire n'est pourtant guère troublé. Et le Comité Exécutif du Soviet refuse de prendre le pouvoir. Que faire ? Si une révolution sans prise de pouvoir était possible ailleurs que dans les pauvres cervelles des théoriciens libertaires, les prolétaires de Pétrograd la feraient ce jour-là. Le 5 juillet, le reflux se produit de lui-même. Les soldats rentrent à la caserne, les ouvriers à l'usine, tandis qu'arrivent, sans rencontrer de résistance, des troupes patriotes appelées par Kérensky. Les junkers des écoles militaires occupent les points stratégiques de la ville. Les arrestations de « meneurs » commencent. L'Exécutif Central des Soviets décide la « dictature » (contre qui ?) et le désarmement des ouvriers, des soldats et des marins. Trotsky est arrêté. Lénine et Zinoviev se cachent. La *Pravda* est supprimée.

Répression et Calomnie

Au lendemain des sanglantes journées de juillet, commence contre les bolchéviks une campagne de calomnies que l'on peut, sans exagération, qualifier la plus grande des temps modernes, la plus grande, à coup sûr, depuis celle que Pitt soudoya contre la révolution française. Elucidons-en l'origine. Grégoire Alexinsky, aventurier politique qui avait passé par le parti bolchévik dont il fut le représentant à la II^e Douma, devenu chauvin pendant la guerre, chassé dès avant la révolution de la rédaction du *Monde Contemporain* — influente revue patriote russe dirigée par le menchévik Jordansky — pour ses accointances avec le ministre Protopopov, si universellement méprisé que les menchéviks et les socialistes révolutionnaires, en majorité au Soviet de Pétrograd, avaient refusé, malgré son talent reconnu, de l'admettre parmi eux avant qu'il se fût « réhabilité », fabriqua, sur les demandes du Service de Contre-Espionnage, des documents établissant les relations de Lénine avec l'Allemagne... (3). Informé de la publication projetée de ces faux, le leader menchévik Tcheidzé, adversaire irréconciliable des bolchéviks, indigné de la malpropre manœuvre, promit, le 4 juillet, à Staline, de l'empêcher. La publication eut lieu cependant et servit à justifier une instruction judiciaire. Lancée, la calomnie fit son chemin de par le vaste monde...

Une révolution pacifique était-elle possible ?

Les chiens aboient, la révolution continue. Pendant trois semaines, Lénine et Zinoviev se cachent aux environs de Pétrograd, à Sestrotetz, dans les bois.

(3) En 1918, la Tcheka arrêta le faussaire Alexinsky. Bientôt libéré, devenu même fonctionnaire soviétiste, il réussit à passer en Esthonie pendant l'offensive de Youdenitch. Ce triste « socialiste », un des panégyristes de Wrangel, continue de servir la contre-révolution russe dans la presse bourgeoise. Il fournit notamment au *Mercure de France* des chroniques russes. — V.-S.

Ils passent les nuits dans une meule de foin. Puis Lénine réussit à franchir la frontière finlandaise sur une locomotive, en qualité de chauffeur. Successivement, il se cache à Helsingfors, à Vyborg, à Pétrograd. On a de lui une photographie de cette époque sur une carte d'identité délivrée par un Comité d'usine : la face est anguleuse, rude, les pommettes saillantes, fortement accentuées. On croirait vraiment un de ces prolétaires-paysans russes qui ont dans les veines un peu de sang mongol. Dans sa retraite, Lénine achève un petit livre commencé en Suisse : *L'Etat et la Révolution*. Merveilleux exemple nouveau de la continuité de sa pensée et de l'adéquation de cette pensée aux événements. Les pages qu'il a commencées à Zurich, dans sa tranquille chambrette d'émigré, il les termine, vivantes et logiques, pendant que la police de Kérensky le traque.

Il en écrit d'autres aussi, non moins fortes. L'article *A propos des mots d'ordre*, publié en feuille volante par le Soviet de Cronstadt, est d'une grosse importance. Lénine y résume l'enseignement des événements de juillet. Lénine y révèle avec force un aspect presque oublié de sa pensée sur la révolution. Jusqu'alors, il admettait la possibilité d'une révolution à peu près pacifique, c'est-à-dire d'une prise de pouvoir par les Soviets, sans déchirement dans la classe ouvrière et dans les classes moyennes appelées à graviter autour d'elle. La résistance inévitable des classes possédantes aurait dû, certes, être brisée. Mais les partis ouvriers socialistes, gagnés à l'idéologie petite-bourgeoise, auraient pu être amenés à suivre la révolution prolétarienne au lieu de se joindre à la contre-révolution. Bien des douleurs eussent été ainsi évitées. Rapprochons ce que Lénine écrit maintenant de ses conseils obstinés : Dans les Soviets, vis-à-vis de nos adversaires socialistes, la propagande, la persuasion ! — et de sa théorie d'un Etat populaire libérateur. Il savait affronter les pires nécessités ; il savait aussi apercevoir et ménager les possibilités les meilleures. « A partir du 4 juillet, écrit-il, le mot d'ordre : *Tout le pouvoir aux Soviets*, cesse d'être juste », car la période de partage paisible du pouvoir entre le gouvernement provisoire et les Soviets a pris fin. Jusqu'alors :

Les armes entre les mains du peuple et l'absence de violence sur le peuple caractérisaient la situation.

Le mot d'ordre était celui d'une étape à franchir, immédiatement possible, dans le sens d'un développement pacifique de la révolution (4).

Personne, en effet, n'eût pu s'opposer à la prise du pouvoir par les Soviets ; et, dans les Soviets, la lutte entre les partis pouvait être à peu près pacifique. Mais « désormais la voie pacifique est devenue imprati-

(4) Polémiquant avec L. Martov, Lénine écrira encore à ce sujet, le 19 août : « Avant le 4 juillet..., le passage du pouvoir aux Soviets était possible sans guerre civile, car il n'y avait pas encore de violence systématique exercée sur le peuple... », etc. — V.-S.

cable ». — « Les oscillations du pouvoir ont cessé. Au point décisif, le pouvoir a passé à la contre-révolution. » Les partis petits-bourgeois, menchévik et socialiste-révolutionnaire se sont révélés complices de la bourgeoisie :

Le 27 février, toutes les classes étaient contre la monarchie. Le 4 juillet, toutes les classes étaient contre la classe ouvrière.

D'aucuns placent leur espoir en la future Assemblée Constituante. « *Illusions constitutionnelles !* »

L'Etat, dit Engels, est avant tout formé de contingents d'hommes armés disposant d'accessoires matériels tels que prisons, etc.

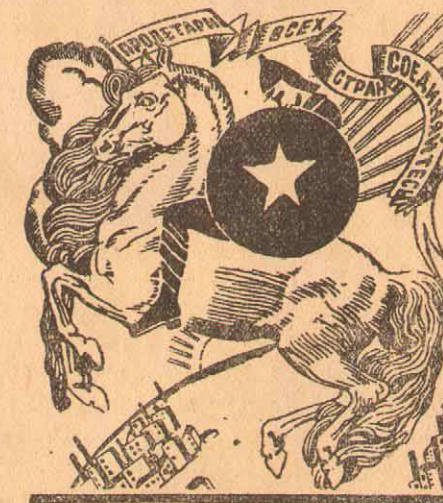
Or, en ce moment, le pouvoir réel c'est celui des cosaques, des junkers, des généraux monarchistes.

Ce pouvoir doit être renversé par la force.

Tout le parti doit se préparer à la bataille. Mais temporiser. « Agir maintenant, ce serait faire le jeu de la contre-révolution. »

La bataille décisive ne sera possible que lors d'un nouvel élan de la révolution, venant de la profondeur des masses.

Dans la révolution qui vient, « les Soviets ne seront plus des organes d'entente avec la bourgeoisie, ils seront des organes de combat contre elle ».



VI

Un Rhéteur : Kérensky

Le 8 juillet, Kérensky assume la présidence du Conseil. Le troisième cabinet de coalition est fortement influencé par les socialistes-révolutionnaires. Avksentiev, un des grands leaders du parti, y détient un portefeuille. Terestchenko et Nekrassov y représentent la bourgeoisie. Les socialistes sincères n'ont qu'une espérance : la Constituante ! Lénine, pour d'excellentes raisons, repousse cette illusion. « Sans une formidable révolution économique, on n'abolira

pas la propriété privée des terres. » Avant l'affermissement des Soviets, la Constituante ne pourra rien. Ou les élections fixées au 30 septembre n'auront pas lieu, ou l'Assemblée Constituante sera impuissante. La lutte des classes seule importe, non les élections.

Pour que la majorité décide réellement du sort de l'Etat, il faut que soient réalisées des conditions bien définies...

Une révolution se distingue précisément de la situation normale d'un Etat en ce que les questions litigieuses... sont directement tranchées par la lutte des classes et des masses... De ce fait essentiel ressort l'insuffisance de manifester en période révolutionnaire « la volonté de la majorité ». Ce qu'il faut, c'est être le plus fort au moment décisif, à l'endroit décisif. En un mot : vaincre.

En fin de compte, les questions sociales sont tranchées par la lutte des classes sous sa forme la plus aiguë, celle de la guerre civile, le facteur économique est décisif. (Le Moment actuel, brochure, 26 juillet.)

Pendant les mois qui vont suivre, jusqu'à la révolution d'octobre, Kérensky sera le chef du gouvernement provisoire. Avec lui, la révolution bourgeoise entre dans une phase oratoire. L'homme que Lénine appelle « ce petit bavard de Kérensky » se croit fait pour jouer les premiers rôles de l'Histoire. Brillant avocat sous l'ancien régime, coutumier des grands procès politiques, socialiste-révolutionnaire, député « travailliste » à la IV^e Douma, ministre de la Justice dans le premier gouvernement provisoire, ministre, de par les effets d'un grand discours, Kérensky, en toute occurrence, parle, déclame, s'exalte. Admirable orateur, voix qui sait enflammer, monter, clamer, expirer en accords toujours prenans. Rhéteur incomparable. J'ai connu des braves gens qui, des années après l'avoir entendu une fois ou deux, évoquaient ses gestes, sa voix, ses yeux. (« Ah ! ses yeux ! Quel grand révolutionnaire c'était ! », me disait, en 1919, à Pétrograd, une vieille demoiselle sentimentale.) Ayant accepté, en mars, un portefeuille, contrairement à la volonté du Soviet, il accourt au Palais de Tauride, parodie avec fougue un discours fameux de Danton : « Je serai le ministre de la révolution ! », soulève une ovation enthousiaste — et garde son portefeuille à côté de M. Milioukov. Quand le tsar abdique, Kérensky, plus éloquent que jamais, adresse au Pendeur découronné une magnifique phrase, une phrase qui ravit tellement les courtisans que le baron Nolde la consigne dans ses *Mémoires* : « Daignez croire, Majesté Impériale, que nous porterons le précieux vase de votre pouvoir jusqu'à l'Assemblée Constituante sans épancher une goutte de son contenu... » Kérensky est l'homme de la navrante offensive de juin. Kérensky est ce parleur hystérique dont Soukhanov, dans ses *Notes sur la Révolution*, donne un terrible portrait. A la tribune, quand l'argument lui fait défaut, quand la période frémissante n'y supplée point, il

chancelle, blémit, s'affaisse, pris d'un commencement de syncope. Ce tribun semble près de mourir pour le peuple. Logé au Palais d'Hiver, Kérensky recevait souvent dans la bibliothèque de l'Empereur. J'ai quelque part une photo qui le représente, dans cette pièce, accroupi à l'orientale sur un divan, avec ce visage — blême, aux profonds yeux sombres — d'homme d'Etat tragique, qu'il savait si bien se composer. Il avait le culte de l'attitude et de la phrase. Dans les fragments de mémoires qu'il a publiés (Gatchina), les mots qu'on retrouve le plus souvent sont : *Je, Moi*. Relatant les plus graves événements, il a des phrases comme celle-ci : « Je pris dans l'automobile une pose nonchalante... » Il n'a fait, dans toute la révolution, que prendre des poses et rythmer des périodes. Et ce rhéteur se prenait pour un chef de révolution. Il est vrai qu'il y avait derrière lui Savinkov, dont nous reparlerons.



Le début du « bonapartisme »

L'avènement de Kérensky au pouvoir, Lénine le caractérise, le 29 juillet, comme le *début du Bonapartisme*. Vision très exacte des faits : Kérensky va préparer les voies à Kornilov. Comme toujours, la formule de Lénine est synthétique :

L'histoire de France nous montre que la contre-révolution bonapartiste grandit à la fin du XVIII^e siècle (puis une seconde fois en 1848-52) sur le terrain de la bourgeoisie contre-révolutionnaire, et prépara, à son tour, la restauration de la monarchie légitime. Le bonapartisme est une forme du gouvernement qui naît des intentions contre-révolutionnaires de la bourgeoisie parmi les transformations et la révolution démocratiques. (Le Proletaire, 19 août.)

Pendant que se trame, en de louches conciliabules entre l'Etat-Major et le Gouvernement, le faux 18 Brumaire de Kornilov, Lénine reporte son attention sur les forces profondes de la révolution : les masses paysannes. Les *Izvestia* du Soviet panrusse des paysans ont publié un Cahier de revendications modèle, rédigé d'après 242 cahiers adressés au premier Congrès panrusse des paysans. Les paysans veulent la démocratie (éligibilité de fonctions, suppression de l'armée permanente) et la terre : expropriation sans indemnité, nationalisation des grands domaines, interdiction du

salariat, répartition égalitaire des terres entre les cultivateurs, partages périodiques. Remarquez combien ce programme de la révolution paysanne est voisin de celui de Lénine. Or, les socialistes-révolutionnaires feignent de l'accepter.

Ils se dupent eux-mêmes et dupent le pays en admettant que de semblables mesures sont possibles sans renversement de l'Etat capitaliste (29 août).

Les socialistes-révolutionnaires, « utopistes petits-bourgeois », réalisent verbalement le bloc avec les paysans et réellement le bloc avec la bourgeoisie. Le parti socialiste-révolutionnaire a trahi les paysans. Désormais

Où la classe ouvrière mènera les paysans de l'avant vers le socialisme, où la bourgeoisie libérale les tirera en arrière, vers la réconciliation avec le capitalisme.

Le programme paysan ne peut être appliqué que par un pouvoir prolétarien, dont les paysans n'ont rien à craindre. Lénine, citant Engels, précise que l'idée d'exproprier les petits cultivateurs ne peut venir à aucun socialiste. « La supériorité de la culture socialiste s'imposera par la force de l'exemple. »

Lénine professe qu'« une question essentielle dans toute révolution est celle de la possession de l'Etat », ou plus exactement du pouvoir réel. Or, la caractéristique du moment actuel, c'est pour lui qu'on est entre deux dictatures. Demain appartient au prolétariat ou à Bonaparte. Pas de milieu. Dans sa polémique avec le menchévik Soukhanov, Lénine montre les progrès quotidiens « des Kalédine ». La situation qui se présente alors ressemble, à bien des égards, à celle que l'Allemagne traversa en septembre-novembre 1923. La réaction, disposée au coup de force, temporise, croyant gagner la partie sans recourir aux moyens extrêmes :

Les Kalédines (5) ne sont pas des imbéciles. Pourquoi se lanceraient-ils violemment de l'avant, risqueraient-ils un échec, quand ils obtiennent chaque jour un peu de ce qu'il leur faut ? Et ces petits imbéciles de Skoboleff, Tseretelli, Tchernov, Avksentief, Dan, Liber, qui vont criant au triomphe de la démocratie ! Victoire ! A chaque pas en avant des Kalédines, voir une victoire en ce que les Kalédines, les Kornilov, les Kérensky ne vous valent pas d'un seul coup !

La racine du mal est dans la prédisposition de la masse petite-bourgeoise, du fait de sa situation économique, à une crédulité et à une inconscience étonnantes.

...Un revirement décisif n'est plus facile. Il est absolument impossible sans une nouvelle révolution.

(5) L'ataman des cosaques du Don, Kalédine, prédécesseur de Krasnov, fomentait alors dans sa contrée un des premiers soulèvements contre-révolutionnaires.

Ces lignes datent de la veille même du coup de main de Kornilov (6).

Savinkov et Kornilov

Né de la répression des émeutes de juillet, le cabinet socialiste-révolutionnaire de Kérensky est en réalité un gouvernement de réaction. La dialectique de la lutte des classes veut que des socialistes aplanissent les chemins d'une réaction bourgeoise plus franche. Le prolétariat est encore trop fort. Il ne suffit pas de le frapper. Il faut aussi le tromper. Après les persécutions des bolchéviks, d'énergiques mesures, inspirées par le haut commandement et par le ministre de la guerre Savinkov, ont été prises dans le but de rétablir la discipline aux armées. La principale de ces mesures, objet d'une intense agitation des bolchéviks, est le rétablissement de la peine de mort aux armées. Les pouvoirs des Comités régimentaires sont à peu près annulés. Kornilov, idole de la bourgeoisie russe, tient de Kérensky sa nomination de généralissime. C'est un soldat énergique, d'une grande bravoure personnelle, dur, fermement réactionnaire. Ainsi que les autres généraux, il ne voit de salut que dans la dictature militaire et ne cache pas son avis. Les 12-14 août, à la Conférence démocratique de Moscou, Kornilov est apparu comme le futur chef de l'Etat.



Boris Savinkov est ministre de la Guerre. Figure singulière, très forte, de grand aventurier politique. Militant socialiste-révolutionnaire, écrivain, romancier, quelque peu poète même, terroriste, bon organisateur, Savinkov est l'un des illustrations du mouvement révolutionnaire. A la tête de l'organisation de combat du Parti socialiste-révolutionnaire, il a, pendant des années, dirigé l'action terroriste d'un parti qui compte des Guerchouni, des Kaliaev, des Sazenov, des Balmachev. Il a minutieusement préparé l'exécution du grand-duc Serge Plevhe : il a participé lui-même à ces actions. Il s'est penché, dans la rue terrifiée de Pétrograd, sur le cadavre de Plevhe, pour constater sa réussite. Dans toutes ces périlleuses entreprises, il s'est trouvé le collaborateur intime de l'agent provocateur Azef, autre chef de l'Organisation de Combat. Ce terroriste intrépide est l'auteur de deux romans : *Ce qui n'advient pas*, *le Cheval blême*, 1906, empreints du plus profond désarroi moral, où l'inanité de l'ef-

(6) Dans les *Œuvres Complètes* de Lénine, l'article dont elles sont extraites est daté du 1^{er} septembre. Le texte en tout cas est précis. C'est le dernier article de Lénine écrit avant l'offensive de Kornilov contre la révolution.

fort révolutionnaire est comme écrite avec du sang. Terroriste professionnel habitué à exécuter des ennemis autant qu'à sacrifier délibérément les meilleurs d'entre ses compagnons de lutte, avec, au fond, cette absence totale de confiance et de foi en la révolution, c'était bien un homme capable de tout, sauf de comprendre un vaste mouvement de masses et d'apprécier avec justesse les forces sociales en présence. Car nul n'est plus éloigné d'être un chef révolutionnaire que le dilettante. Savinkov servit de truchement entre Kornilov et Kérensky. Tous les trois furent d'avis qu'un pouvoir fort — le leur — devait être installé par l'armée.

Le 26 août, Kornilov marcha subitement sur Pétrograd à la tête de ses cosaques. L'unanimité de la bourgeoisie l'attendait. L'unanimité du prolétariat se réalisa pratiquement, à l'instant. La résistance se cristallise autour des Soviets. Au dernier moment, Kérensky, jugeant l'affaire mal partie, désavoua son complice et le destitua. L'agitation bolchévik désorganisa les troupes réactionnaires avant qu'elles eussent pris contact avec les gardes rouges formées en toute hâte (7).

Action révolutionnaire et compromis

Ces événements n'avaient pas surpris Lénine. Dans sa *Lettre au Comité Central du Parti*, Lénine trace la tactique du moment, souple tactique du front uni : « Combattre Kornilov, mais démasquer Kérensky. » Sa conclusion est : « Nous nous sommes extraordinairement rapprochés du pouvoir, mais de biais. » Jamais peut-être la situation révolutionnaire n'a été aussi délicate. Les bolchéviks doivent littéralement louer, eux qui se sentent de plus en plus nettement appuyés par des forces énormes. Il faut briser l'offensive de la réaction militaire, partant défendre un gouvernement provisoire contre-révolutionnaire dans son essence ; le défendre aujourd'hui pour le renverser demain, de façon ou d'autre ; et il faut chaque jour parler clair à des masses d'un esprit plutôt simpliste que trop de politiciens s'évertuent à berner. C'est à ce moment que Lénine écrit son remarquable article *Sur les compromis* :

On appelle, en politique, compromis, la concession, l'abandon d'une partie des revendications soutenues par un parti, en vue de réaliser un accord avec un autre parti...

(7) Kornilov, arrêté par le gouvernement provisoire, s'échappa bientôt, soutint dans la région du Don et du Kouban une campagne contre les rouges et fut tué en 1918 sous Ekaterinodar. — Savinkov fomenta en Russie des Soviets plusieurs conspirations, déclancha, aux ordres de M. Noulens, ambassadeur de France, l'insurrection blanche de Yaroslav, participa à celle de la Volga, puis se fixa en Pologne, d'où il continuait, en 1920-21, à diriger l'espionnage en Russie, pour le compte des gouvernements polonais et français. Il fournit aussi au coupe-jarret Boulak-Balakhovitch les moyens d'insurrection en pays soviétique. Cet ex-socialiste-révolutionnaire dirige encore, à Prague ou Dantzig, je ne sais au juste, une feuille « démocratique » dont le titre est simplement : *Pour la Liberté (Za Svobodu)* (!). — V. S.

Engels avait raison quand, dans sa critique du Manifeste des communistes blanquistes (1873), il tournait en ridicule leur déclaration : Aucun compromis ! Ce n'est, disait-il, qu'une phrase. Car un parti combattant doit souvent subir les compromis que lui imposent les circonstances, car il serait absurde de renoncer une fois pour toutes à se faire payer une dette à tempérament. Un parti authentiquement révolutionnaire ne doit pas proclamer une impossible répudiation de tout compromis, mais doit savoir, à travers tous les compromis que la nécessité peut lui imposer, demeurer fidèle à sa classe, à son œuvre révolutionnaire, à la préparation de la révolution, à l'éducation des masses pour la victoire de la révolution. (3 sept. 1917.)

Le compromis qu'aperçoit Lénine, c'est « la dernière chance d'une continuation pacifique de la révolution ».

Le compromis de notre parti, c'est le retour à la revendication d'avant juillet : Tout le pouvoir aux Soviets, un gouvernement de menchéviks et de socialistes-révolutionnaires responsable devant les Soviets.

Maintenant, et rien que maintenant, pendant quelques jours peut-être, ou pendant une ou deux semaines, un tel gouvernement pourrait se former et s'affermir tout à fait pacifiquement. Il assurerait, avec une énorme probabilité, le progrès pacifique de toute la révolution russe.



Lénine souligne que l'occasion est unique, précieuse, et que les bolchéviks ne posent aucune condition spéciale à leurs adversaires socialistes ; que ceux-ci pourraient promptement réaliser le programme de leur bloc politique ; que « la commune russe est inévitable... »

Mais il parle à des politiciens petits-bourgeois dans l'esprit desquels les réalités sociales sont depuis longtemps remplacées par de vieux clichés empruntés au vocabulaire des démocraties d'Occident. Les socialistes-révolutionnaires rêvent de Constituante. Les menchéviks évoquent avec angoisse les horreurs possibles de la guerre civile. Ces socialistes sont ballottés entre l'utopie parlementaire — mêlée de réminiscences d'Histoire — et la peur des coups. Quelques jours suffirent à Lénine pour se rendre compte que, cette fois encore, les partis démocratiques se révèlent incapables et lâches. Avec quel brutal mépris il répond aux trembleurs !

— Des flots de sang vont couler, dites-vous, si c'est la guerre civile ? Mais « à la guerre les soldats ont vu des mers de sang » !

A partir du 15-16 septembre, commence pour Lénine la marche au pouvoir.

La marche au pouvoir

Plus un mot sur les compromis. La tâche de Lénine est désormais de convaincre les ouvriers qu'ils peuvent vaincre, qu'ils doivent vaincre ; de leur expliquer pourquoi et comment ; de savoir le moment de l'action.

Le *Chemin Ouvrier* publie, le 16 septembre, un article de lui où nous trouvons ces lignes :

Dressant le bilan... nous arrivons à conclure que le début de la guerre civile a manifesté du côté du prolétariat de la force, de la conscience, des assises solides, l'accroissement et l'organisation du mouvement. Du côté de la bourgeoisie, aucune force, aucune conscience de masse, aucune assise, aucune chance de victoire.

La résistance de la bourgeoisie à l'expropriation des terres sans indemnité... est naturellement inéluctable. Mais pour qu'elle devienne guerre civile, il faudrait que la bourgeoisie eût des masses quelconques, capables de faire la guerre et de battre les Soviets. Elle n'en a pas ; elle n'a pas où les prendre.

Ce raisonnement paraît aujourd'hui avoir été réfuté par une guerre civile acharnée de plusieurs années. Il était pourtant juste. La révolution d'octobre fut, en somme, pacifique. Ce fut, en tout cas, la moins sanglante, la plus facile des révolutions de l'Histoire. La guerre civile ne s'alluma que plusieurs mois après, grâce à l'intervention directe des impérialismes étrangers. Le soulèvement des Tchécoslovaques (été 1918), dans l'organisation duquel la Mission militaire française en Russie a joué un si grand rôle, en a été le premier épisode important.

Les 26-27 septembre, l'organe bolchévik publie, sous la signature « N. K. », un article de Lénine : *Les Tâches de la Révolution*. C'est déjà un véritable programme de parti gouvernant.

Le gouvernement des Soviets doit proposer immédiatement à tous les peuples belligérants (à la fois aux gouvernements, aux ouvriers et aux paysans) une paix générale à des conditions démocratiques et un armistice immédiat (de trois mois au moins). La principale con-

dition d'une paix démocratique étant la possibilité pour toutes les nations européennes ou coloniales de décider de leur propre sort. Si la Russie est ensuite obligée à se battre, ce sera avec une toute autre conscience.

Le programme intérieur tient en peu de mots : la terre aux travailleurs ; contrôle ouvrier de la production et de la répartition ; arrestation des meneurs de la contre-révolution bourgeoise.

En prenant le pouvoir, les Soviets pourraient encore — et c'est vraisemblablement la dernière chance — assurer le développement pacifique de la révolution.

Il en coûte à Lénine de renoncer à cette dernière chance ! Si on la laisse échapper

tout concourt à faire ressortir l'inéluctabilité de la plus âpre guerre civile.

Un fait nouveau se produit dans l'entre-temps. Les Soviets se transforment. Citadelles des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires, ils se bolchévisent. De nouvelles majorités s'y forment. Le 31 août, à Pétrograd, et le 6 septembre, à Moscou, les motions bolchéviks présentées aux Soviets obtiennent pour la première fois des majorités. Le 8 septembre, les bureaux menchéviks-socialistes-révolutionnaires des deux Soviets démissionnent. Le 25 septembre, Trotsky est élu président du Soviet de Pétrograd ; le bolchévik Noguine est porté à la présidence du Soviet de Moscou. Le 26 septembre, le Soviet de Tachkent prend officiellement le pouvoir. Les troupes du gouvernement provisoire le lui reprennent... La vague rouge monte, monte. Les Allemands viennent d'occuper Riga que les fusiliers lettons — bolchéviks en grand nombre — ont défendu avec héroïsme (8). On craint, dans Pétrograd rouge, que les militaires accusés par la rumeur publique d'avoir saboté la défense de Riga pour mettre la capitale ouvrière sous le coup d'une menace directe, ne livrent Pétrograd aux Allemands. La presse bourgeoise souligne avec tant de zèle l'impossibilité de défendre Pétrograd, que c'est comme une invitation adressée aux généraux du Kaiser...

(A suivre.)

VICTOR-SERGE.

(8) Il nous souvient que Ludovic Naudeau leur a rendu justice dans le *Temps*. C'était anéantir bien des calomnies. — V. S.





LES LIVRES

George James Frazer : *Clarté se doit de présenter à ses lecteurs cette œuvre vraiment étonnante.* (1 vol., chez Geuthner) Pour la première fois,

nous voyons l'ouvrage capital du maître de la sociologie britannique publié de telle sorte qu'il devient enfin accessible au grand public. Chacun a entendu parler des volumes considérables que sir James Frazer publiait inlassablement depuis des années. Les voici enfin abrégés par lui-même et traduits en français.

Qu'est-ce que le *Rameau d'Or*? Dans le domaine des sciences sociales, ce n'est rien moins que la découverte de tout un continent. Jean-Jacques Rousseau et les philosophes du XVIII^e siècle avaient construit des sociétés théoriques dont ils agençaient à plaisir les moindres ressorts. Auguste Comte avait enseigné les recherches positives, l'étude des faits, sans appliquer d'ailleurs lui-même ses propres préceptes. Marx découvrit soudain la loi qui régit le monde où nous vivons. Mais la connaissance des époques passées demeurait minime : Proudhon et parfois Nietzsche sondaient les siècles, à coups d'intuitions géniales. Pourtant le travail scientifique n'avait pas encore abordé ces domaines : la connaissance de l'homme demeurait avant tout la connaissance de l'homme moderne.

C'est en Angleterre que furent commencées, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, les recherches qui devaient faire de la sociologie historique autre chose qu'une étiquette dans la hiérarchie positiviste. En France on connaît à peine ces révolutions relativement récentes. Robertson Smith, en publiant son œuvre géniale sur la *Religion des Sémites* vit le premier, dans un culte antique autre chose qu'un édifiant exemple de christianisme avant la lettre. Peu après Frazer entreprit d'expliquer certain culte singulier de l'époque romaine. Ses travaux le menèrent de découverte en découverte ; le *Rameau d'Or*, dont la première édition ne comportait que deux volumes, en comprenait douze à la dernière. Un champ nouveau se trouvait ouvert à l'activité scientifique.

Frazer a consacré sa vie à la recherche et à l'exposé des mœurs, des rites, des croyances propres à la fois aux sociétés antiques et aux races dites primitives, que l'on peut encore observer de nos jours. Comment se fait-il que dans nombre de peuplades africaines des rois, ou des individus temporairement gratifiés de ce titre, soient mis à mort au cours de cérémonies reli-

gieuses? Et comment peut-on expliquer le culte de Nemi, dans la campagne romaine, où un autel, près d'un chêne, était confié à la garde d'un prêtre dénommé « roi de Nemi », lequel ne devait sa charge qu'au meurtre de son prédécesseur en combat singulier? Frazer eut l'audace de réunir ensemble tous les exemples de faits analogues fournis soit par les auteurs anciens, soit par les explorateurs et missionnaires. L'identité devenait éclatante!

Ainsi la science restituait ce caractère profondément barbare et tragique de la religion antique, que Nietzsche avait deviné : les forces primitives véhémentes du génie hellène balayaient les fadaises banales entassées par deux mille ans de versions et de thèmes, et de vers latins.

Enfin, Frazer ne s'en est pas tenu là : il a recherché dans le folklore des peuples « modernes » les témoignages des coutumes locales, des fêtes villageoises, des luttes et jeux entre jeunes gars à la saint Jean ou au carnaval, et les a mis en présence de ses découvertes antiques. Même révélation ! Partout l'antiquité, la tradition barbare affleure sous les mœurs nouvelles ; la parenté des races et des âges submerge et balaye les mille compartiments que la géographie et l'histoire classiques nous ont mis en tête.

Voilà, brièvement, quelques-unes des impressions que l'on reçoit en lisant le *Rameau d'Or*. Notre vision commune de l'évolution humaine s'en trouve bouleversée. Des pans d'horizons se déplacent : certains s'avancent jusqu'à nous, d'autres s'ouvrent à l'infini.

Une intelligence plus attentive du matérialisme historique aurait pu préparer, hâter l'avènement de cette science nouvelle. L'économie, la technique agricoles ne sont-elles pas demeurées jusqu'au XX^e siècle, et ne sont-elles pas, sous bien des aspects, encore primitives ? Pourquoi les mœurs déterminées chez les sauvages par leur existence ne se seraient-elles pas prolongées quasi jusqu'à nous, puisque la charrue primitive, à peine perfectionnée, laboure encore combien de nos campagnes ?

Mais de telles questions incitent les marxistes à étudier mieux qu'il n'a été fait jusqu'alors les rapports de l'économie avec les mœurs ou les croyances. L'immense amas de faits tirés à la surface de l'histoire par Frazer et ses continuateurs étaient encore inconnus au temps de Marx et d'Engels. Les universités bourgeoises, antimarxistes, n'ont étudié ces faits que pour ten-

ter d'échafauder sur eux une sociologie des mœurs et des institutions ignorante des substructures économiques (toute l'école française de Durkheim a poursuivi cette utopie). Aux marxistes d'aujourd'hui, la tâche nouvelle d'éclairer les variations concordantes de l'économie, et des mœurs ou des idées, grâce aux connaissances surprenantes que Frazer nous apporte dans le domaine de l'évolution morale.

G. MICHAËL.

L. Lévy-Bruhl : La bataille sur le corps de Jean Jaurès (Esquisse biographique). (Rieder) socialisme d'avant-guerre, tel que le menait Jaurès, entraînait dans son orbite tant d'éléments disparates qu'à présent chacun revendique une ancienne amitié, d'anciennes sympathies comme une filiation authentique — la seule authentique ! oh ! de la meilleure foi du monde !

Et alors on obtient des livres comme celui-ci.

Le professeur Lévy-Bruhl est un esprit fin et sincère. Il a été ami de Jaurès. Il nous retrace innocemment l'image qu'il s'était composée de lui, et qu'il essaye de situer à la place laissée vide...

Or, nous dit-il, « Jaurès tribun populaire, Jaurès puissant entraîneur de foules, nous échappe à jamais ». Alors, pourquoi ce livre ? Pourquoi parler de Jaurès en ignorant le chef socialiste ?

Donc, que reste-t-il ? Jaurès universitaire ! Jaurès a passé par l'École Normale. C'est d'une lucarne de la vieille maison que M. Lévy-Bruhl l'a observé depuis lors. Alors, on nous parle de l'agrégation de Jaurès, de sa thèse de doctorat : *De la Réalité du Monde sensible*, de ses années de professorat, et tout le reste n'intervient qu'à titre de document de bibliothèque : discours imprimés, tomes pesants jalonnant la vie du tribun.

Mais ce livre ne nous aurait que médiocrement intéressés si la déformation de la personnalité jaurésienne se limitait à cette myopie d'un auteur universitaire. M. Lévy-Bruhl est un de ces républicains d'avant-guerre qui ne se signalèrent alors, par leur pacifisme, que pour être ensuite de plus fermes soutiens de l'Union sacrée. Et il voudrait bien nous servir un bon petit Jaurès tricolore.

Minutieusement, M. Lévy-Bruhl rassemble les citations où Jaurès, en matière de socialisme, semble s'écrier : « France d'abord ! », et rejette le marxisme « boche ».

Voyons. D'abord, il est à remarquer qu'au temps de Jaurès, le marxisme était au plus fort de sa déformation « mécaniste ». Entendons par là que la social-démocratie interprétait le matérialisme historique comme « la machine à fabriquer l'avenir socialiste » : bonds gigantesques du capitalisme allemand, et ascension constante du chiffre des cotisations du parti social-démocrate — égale : évolution fatale vers la société

collectiviste. Cette caricature de la doctrine marxiste ne trouvait pas en France un terrain aussi favorable. Tandis que Sorel et les syndicalistes révolutionnaires rappelaient rudement les politiciens à la lutte des classes, Jaurès recueillit dans les idéologies révolutionnaires de 48 et de la Commune les éléments d'une tradition distincte qu'il serait ridicule de nommer « française », mais qui trouva chez des socialistes français — et enfin en Jaurès — sa plus éclatante expression. Tout au long du XIX^e siècle, le prolétariat français s'est senti à l'avant-garde de la Révolution mondiale. Cette conscience nourrit en lui un idéal de justice, d'humanité supérieure, libérée, d'avènement grandiose, un mirage d'éclosion triomphante, comme une Paix nouvelle-née, soudain plus forte que tout conflit, que tout antagonisme. Tel est encore le fond de l'idéalisme jaurésien. Mais dans la pensée de Jaurès un accord s'était établi entre cette vision et le thème du matérialisme historique.

« ... Tout le long des siècles, écrivait-il (1), l'homme n'a pu aspirer à la justice qu'en aspirant à un ordre social moins contradictoire à l'homme que l'ordre présent, et préparé par l'ordre présent, et ainsi l'évolution de ses idées morales est bien réglée par l'évolution de ses formes économiques ; mais en même temps, à travers ces arrangements successifs, l'humanité se cherche et s'affirme elle-même ; et, quelle que soit la diversité des milieux, des temps, des revendications économiques, c'est un même souffle de plainte et d'espérance qui sort de la bouche de l'esclave, du serf et du prolétaire... L'histoire, en même temps qu'elle est un phénomène qui se déroule selon une loi mécanique, est une aspiration qui se réalise selon une loi idéale. »

Cette synthèse de traditions idéologiques, M. Lévy-Bruhl n'y voit qu'un exercice dialectique digne de l'agrégation de philosophie. Parce qu'il ignore quelles forces populaires s'exprimèrent longuement en de telles idées. Le même petit jeu de citations assemblées permet ensuite à l'auteur de dessiner sur la figure de Jaurès encore vivant, de Jaurès luttant contre la guerre, tous les rictus patelins que nous avons connus aux social-patriotes. Jamais cet abus constant qu'est l'examen des textes n'a été plus odieux. Jaurès, comme tout auteur, peut servir à des commentaires opposés à sa pensée, à sa vie même. Mais, plus que d'autres, Jaurès, orateur né, nous interdit ce jeu de patience de l'exégèse tâtilonne : il nous laisse non pas des formules scientifiques, mais le retentissement sonore de forces populaires dont les aspirations confuses et diverses s'harmonisent dans l'ampleur de ses périodes comme elles s'étaient souvent déjà exprimées dans le lyrisme, par exemple, d'un Victor Hugo.

Il y a quinze jours, un candidat radical se faisait huer par des ouvriers auxquels il parlait de Jaurès. Étonné, voire scandalisé, le pauvre sire demanda :

— Pourquoi n'aurais-je pas le droit de prononcer, moi aussi, le nom de Jaurès ?

Et la salle ouvrière hurla :

— Parce que tu l'as sali !

P. B.

(1) Cité par M. Lévy-Bruhl.

A propos du « Roi David »

Quel étrange problème que celui de l'art, dans ce qu'on appelle la civilisation moderne ! La théorie naïve de la fin du XIX^e siècle bourgeois a été de crier au progrès rapide et souverain. Léon Bloy a maudit, Georges Sorel a démasqué cette religion du progrès, née de la pluraséologie des étrangleurs de la révolution en 1848. Purement didactique et artificiel, le système vulgarisé d'Auguste Comte avait entretenu dans les esprits d'étranges illusions. Aux yeux de trop de nos contemporains, l'humanité n'est digne de ce nom que depuis un quart de siècle, ou, tout au plus, depuis Descartes, selon qu'ils sont primaires ou secondaires.

Cependant, l'on est obligé de constater que l'art est depuis longtemps retiré de la nation, et prétend être étranger à la vie sociale, à nos luttes certaines d'idées ou d'intérêt.

Tel, il semble n'être que le monopole d'une sorte de caste étroite, qui prétend « s'y connaître ». Il y a des spécialistes, dits experts ou critiques, qui ont pour mission de guider ceux-là.

Absurde ou non, cela est. Pourquoi ? Parce que notre organisme social est fondé sur le culte absolu du gain ou de la puissance. La hiérarchie d'aujourd'hui est toute matérielle, et le producteur de prétendue beauté n'est qu'un salarié nettement spécialisé pour la jouissance ou la distraction du riche amateur ou du public payant. Un telle formule est la mort de tout art vivant et spontané. C'est pourquoi, à la place de l'artisanat médiéval ou oriental, on a vu triompher de plus en plus les formules pernicieuses que les mécènes de la Renaissance avaient instituées avec le goût d'un luxe insolent et lourd, pendant cinq siècles. C'est le culte de l'ornement pour l'ornement.

La musique a suivi la décadence princière, royale, puis bourgeoise de la société. Aux grandes lignes du plainchant, aux émouvantes harmonies des créations collectives et spontanées, qui ont survécu en Russie et en Extrême-Orient, s'est substituée peu à peu une sensibilité musicale enjolivée, farcie de fadeurs et de procédés. On reste stupéfait à étudier la musique des XVII^e et XVIII^e siècles, aussi pauvre que mécanique : règles étroites du contrepoint, toutes d'empirisme, d'où naissent tant de contrefaçons barbares de la vraie musique. Lorsque le style fugué commence à connaître le succès et à se développer, c'est déjà le triomphe de toute la médiocrité bourgeoise qui se prépare. Peut-on s'empêcher d'entendre en lui se répercuter, comme un écho lamentable, le piano familial et bourgeois, symbole de toute la musique du XIX^e siècle. Comme ils se débattent désespérément dans un inextricable lacs de conventions, les trois grands génies allemands : Mozart, Beethoven, Wagner ! Leur œuvre n'est qu'une lutte farouche entre la musique et la sottise, c'est la protestation véhémement et émouvante du



créateur contre l'inertie d'une foule qui ne les comprend pas, et les admire encore sans les comprendre, sans savoir où est le secret dramatique de leur puissance. Le propre du véritable artiste, dans une époque stupide d'égoïsme et d'étroitesse, est d'être un lutteur, un révolutionnaire. Il doit empoigner toute la médiocrité à la gorge et lui faire crier grâce. Infiniment douloureux est ce combat perpétuel, combat que doit toujours soutenir une nouvelle école.

Le succès du très jeune compositeur suisse Honegger doit-il permettre de mettre en lui l'espoir que nous avons mis, avant lui, en Paul Dukas ? que nous voudrions mettre aussi en Grassi ?

Il semble qu'on puisse le croire, s'il prend garde de ne point trop vouloir plaire à tous.

Il n'est point sans intérêt de rechercher pourquoi, et de définir, à l'occasion de ce succès unanime du « Roi David », composé et exécuté en Suisse en 1921, les tendances actuelles de notre désir de beauté.

Demain!... c'est au nom de demain que je veux faire crédit à Honegger. Si j'ai été ému par la simplicité voulue de ses rythmes, c'est parce qu'il y a certainement en lui un *bon ouvrier*, à condition qu'il *veuille l'être*. Certes, il a fait vivre un peu de la tragédie de l'époque dans son « Roi David ». Il l'aurait pu davantage. David n'est-il pas le jeune roi révolutionnaire de la vieille Bible, cet enfant nu, armé d'une seule fronde, dont les Florentins ont mis l'image devant le Palazzo Vecchio comme un avertissement aux ducs trop insolents ?

Peu de bassesse de style dans le livret, qui emprunte à Clément Marot quelques vers de ci, de là. Peu de vaine ornementation dans l'écriture musicale. Quelques mots

très simples d'un récitant, et le motif, accompagné de voix, illustre le récit sans développement inutile.

Il faut louer la rapidité d'expression des chœurs. Au lieu de bercer l'auditeur de cent variations, ils se succèdent émouvants et rapides comme des éclairs d'épée, dessinant un geste précis et sûr.

La forme est donc nettement conforme aux aspirations modernes qui veulent un dessin sobre. On peut discuter la qualité profonde de cette musique. On ne peut nier sa jeunesse et son entrain. La fraîcheur du chant de David berger, les trouvailles heureuses du « Chant de la Servante », où Mlle Gills émut particulièrement le public, sont d'inégale valeur. Je leur préfère le psaume du désert qu'a dit, entre autres, avec tant de puissance, M. Panzéra où, sans transition, la foi et la force succèdent à la douleur et à l'angoisse, en deux très brèves indications. Mais n'est-ce pas un peu simpliste ? Les lamentations de Guilboa, bien que témoignant d'une science habile d'utilisation de la voix humaine, semblent un peu alourdis de « littérature ». La danse devant l'arche est plus complète, et ne manque pas d'un souffle libérateur. L'auteur a su ne point mettre en musique cette danse sacrée, mais a évoqué l'âme de la foule en liesse qui y assiste. Il s'est essayé à traduire les accents d'un enthousiasme, collectif et populaire, mais de foi fervente auquel participent toutes les forces de la nature et de l'esprit. Il atteint à une véritable ampleur, d'un dessin émouvant, par sa grande netteté.

L'aventure de Bethsabée, la révolte d'Absalon servent de prétexte au retour de thèmes implacables ou tendres, et c'est là que je regrette je ne sais quel manque de foi révolutionnaire.

La foi révolutionnaire n'est-elle pas, de notre temps, la seule foi vivante, celle qui fait des martyrs et remue des mondes ? Et ce renoncement de David qui a péché, en faveur de son fils Salomon, n'est-ce pas le renoncement de nos générations révolutionnaires qui veulent enfanter dans les excès nécessaires un monde nouveau se sacrifiant elles-mêmes, pour les générations de l'avenir ?

An ! comme j'eusse aimé que l'œuvre de M. Honegger fût un peu moins « public »... Pourquoi l'enthousiasme d'un auditoire trop mondain se déchaînait-il surtout aux moments les plus dangereusement faciles ? Il m'est pénible de le constater, car j'ai, de mon côté, bien sincèrement et bien vivement applaudi. Mais si j'aime la *technique* de l'œuvre, je désirerais y sentir une plus profonde inspiration, une foi. La musique non plus que l'art ne sont point faits pour plaire seulement. La fougue de la jeunesse n'est pas toujours la vie ardente.

L'intellect et la sentimentalité sont également dangereux. Il faut un élément spirituel qui dépasse le procédé.

Franchement, je ne crois pas notre époque bourgeoise capable de permettre à cet élément spirituel de se produire : pour qu'un art complet se développe sainement, il faut la collaboration intime du public fraternel et du chanteur. Je ne crois sincèrement pas la foule fardée et

« élégante » de nos concerts, capable de connaître de la beauté vivante. Qu'Honegger, si admirablement doué, y prenne garde. La raison d'être de l'architecture moderne, n'est ni dans le cubisme, ni dans la manière des Cocteau ou des Morand. Ce n'est pas dans les bars qu'elle est née, c'est dans les faubourgs. S'il veut passer quelques mois dans les usines et dans les meetings de Saint-Denis-la-Rouge, s'il veut s'embarquer sur les cargos vers les mers lointaines, s'il veut séjourner et étudier dans un Orient qui ne serait pas celui des Palaces, Honegger peut devenir un maître.

J'ai ainsi essayé de situer dans notre vie sociale une œuvre, dont le succès a été très légitime.

A l'appui d'une thèse rapidement esquissée à ce propos, je rappellerai que le psaume symphonique d'Honegger était donné avec le *Requiem* de Fauré, puis a été donné de nouveau avec des fragments de *Prométhée* de Fauré, écrit par ce dernier sur le médiocre livret de Jean Lorrain.

Fauré ! l'ancien directeur du Conservatoire, le vieil académicien couvert d'honneurs ! Ça ? un musicien ? non, un petit bourgeois amateur de festons et d'astragales, si menu, si menu... petit accommodateur de chansonnettes pour jeunes filles du monde, et ça représente l'art officiel bourgeois ! et ça ose s'attaquer à des sujets de grande musique ! Comme expression d'une pensée collective, la sécrétion d'art de ce prématurément gâteux, exprime admirablement l'âme d'une société frappée de paralysie générale par excès de pourriture. Deschanel, Raoul Péret, et tous les autres...

Ainsi de bien d'autres productions musicales nouvelles. Dans un assommant petit spectacle de patronage, l'Opéra nous donna, l'autre mois, une pauvreté jésuitique « Les Dieux sont morts », de M. Tournemire, qui peut faire mieux, mais croit faire du théâtre en faisant du Saint-Sulpicianisme musical.

M. Georges Hüe, le même soir, nous montra le peu qu'il valait, et M. Rouché n'a pas réalisé mieux qu'elle ne valait la mise en scène du ballet de *Siang-Si*. Même aux Folies-Bergère, cela eût paru médiocre. Un admirable sujet y fut proprement gâché.

Que dire aussi de l'Opéra-Comique, ce rendez-vous odieusement médiocre de la petite bourgeoisie stupide, de la petite épicière du coin à l'héritière du nouveau riche, en passant par l'oise blanche des *Annales* ! M. Florent Schmitt a bien là son public, et son « Petit Elfe ferme l'œil » y apparaît vraiment ce qu'il est : une petite production pour livre d'éternelles sans éclat à portée de toutes les intelligences.

Incapable de produire de ses mains, avorteur et non créateur, l'esprit bourgeois comme l'esprit aristocratique, ne peut prétendre à aucune forme d'art solide. L'art éternel et simple ne peut naître que du peuple.

MARCEL-EUGENE.

UN BACHELIER

Cette page forme un chapitre du livre inédit de Léon Bazalgette, Henry Thoreau, sauvage — portrait de l'écrivain auquel nous devons Walden et Désobéir, Thoreau, qui vivait au milieu du siècle dernier, fut longtemps considéré comme un innocent naturaliste amateur et un type bizarre qui préférait à la société des bonshommes de son village la compagnie d'un étang au milieu des bois. Aujourd'hui où l'on comprend mieux son caractère et sa beauté, toute la jeunesse d'Amérique regarde Henry Thoreau comme l'un des plus fermes et des plus intransigeants précurseurs du sentiment révolutionnaire. Le portrait que nous en trace Léon Bazalgette est une interprétation dans ce sens — qui nous montre, entre autres choses, un libertaire, farouche ennemi de l'Etat, plaidant publiquement, à tous risques, la cause d'un insurgé, son ami, et la nécessité de la violence pour abattre un organisme destiné à entretenir le régime des « esclaves » de la guerre et autres damnations du Nouveau Monde et de l'Ancien.

A vingt ans l'élève Henry Thoreau quitte l'Université avec son diplôme de bachelier ès lettres. C'est la récompense de quatre années d'éloignement, moins les vacances et le temps qu'il est revenu passer dans sa famille pour raison de santé. Ce titre, peut-être l'estime-t-il à sa juste valeur, mais, à coup sûr, pas un liard de plus qu'il ne vaut.

En entrant au collège, il avait quitté un milieu villageois où l'égalité n'était pas un mot farce, mais une pratique quotidienne, pour se voir brusquement jeté, lui, fils de petites gens, parmi les rejetons des heureux de ce monde. La demi-bourse que l'on avait obtenue en sa faveur n'empêchait pas que, pour subvenir aux frais de ses études, ses parents, sa sœur Helen, ses tantes, dussent se priver. Au collège régnait aussi, entre étudiants, une manière d'égalité, certes ; mais il y avait la nuance. Vous êtes quand même un campagnard parmi des garçons décurés, qui trouvent que vous êtes bien de votre village. Lorsque vos parents, votre sœur, sont obligés de se gêner pour acheter votre droit à prendre votre part de la science, vous êtes enclin à sentir certaines choses un peu autrement que vous ne les sentiriez si vous étiez fils d'archevêque.

On vous attribue une niche au quatrième étage de la ruche. C'est bien naturel. Naturel aussi que vos voisins de chambre aiment à chahuter lorsque vous aimez à travailler. N'importe, vos réactions se prononcent et vous songez.

Ce milieu répand une odeur qui vous incommode légèrement. Non pas tant parce qu'elle n'a rien de

commun avec celle du foin coupé dans les prés de Concord ; mais c'est l'odeur d'une humanité spéciale, confortablement installée dans les cabines de première classe pendant que le commun des passagers s'arrangent dans l'entrepont. Sans doute, il y a de charmants garçons parmi cette jeunesse, et la plupart assez généreux pour traiter un camarade pauvre comme s'il eût été des leurs. Mais est-ce leur faute, à ces collégiens, si leurs papas voyagent en première classe et si l'atmosphère du milieu est celle des premières classes ? Parmi ces fils de bourgeois, futurs avoués, futurs curés, futurs diplomates, chefs d'entreprise, soutiens de la société, Henry se sent dépaycé. Il n'est pas du tout dans la note. Avec l'orgueil secret de ses paumes plébéiennes, il exagère sa réserve, sa distance, sa raideur, en face de ces garçons étrangers au monde du travail. La main qu'il leur donne est sans conviction. C'est un Henry toujours absorbé dans ses pensées, les yeux à terre comme s'il y cherchait quelque chose qui ne poussait pas entre ces murs.

Il est ailleurs, en effet. S'il n'a guère de vrais copains, c'est qu'il ne tient pas à s'en faire. Ces messieurs bien mis, avec leurs distractions spéciales, leurs parties fines, leurs manières d'étudiant, le laissent étonnamment froid. Leur sœur, leur maman n'ont pas à se priver pour payer leurs études. Il est fils de petit boutiquier de village, avec une âme qui aspire déjà à bien plus haut que les grandes boutiques où ils trôneront.

Aussi fait-il un peu figure de sauvage, ce boursier bizarrement vêtu. Vous devriez être en noir, mon garçon ; c'est la règle de l'établissement. Les collègues voient le monde en noir et vous êtes ici pour vous adapter à leur vision. Mais Henry n'a qu'un habit vert que son papa lui a fait confectionner, à grands frais, et chaque matin il lui faut bien l'endosser. Il est tels soirs où, en se déshabillant, il voudrait que sa verdure fût encore plus verte pour mieux trancher sur tous ces dos noirs. Un bon vert olive, c'est moins minable qu'un paletot noir qui menace de laisser voir la ficelle. Il ne faut jamais laisser voir la ficelle dans ce beau monde en habit noir.

Et puis la nostalgie le travaillait sourdement. Ses amours étaient là-bas. Quand il entendait chanter la grive dans la cour du collège, il n'y avait plus d'Harvard, plus de bibliothèque, plus d'examen à préparer... plus rien qu'un amoureux de dix-huit ans, accablé dans sa prison. Parfois, penché sur un texte, le sens des mots qu'il lisait s'abîmait dans la rumeur du vent qui lui venait par bouffées des bois de Concord, et d'un bond fou la fantaisie de l'exilé sautait le mur pour s'élançer vers les chers coins hantés. Il fallait un

grand effort pour ramener la fugitive et se retrouver, avec son cœur malade de tendresse, l'étudiant au travail dans la cellule d'un édifice austère. A ces moments-là, en comparant la qualité de ce que vous aviez laissé derrière vous et le prix de ce que vous étiez en train d'acquérir, comment ne pas sentir une grande amertume et tout ce que vous perdiez d'inappréciable ?

Le seul remède était de s'enfoncer dans l'étude. Tout son temps libre, Henry l'avait passé à la bibliothèque, en compagnie des classiques ou des vieux poètes anglais, de Chaucer aux Elisabethains, qui parlaient à son esseulement. Cette habitude le rendait encore plus sauvage et l'isolait au point de lui donner l'impression, dans cette communauté bourdonnante, de faire pénitence au désert. Sa gravité naturelle, qui l'avait fait surnommer « le Juge » par ses petits camarades des parties de traîneau au village, l'étude solitaire, ses impressions de collégien pauvre, l'éloignement ne l'avaient pas fait fondre, bien au contraire. L'enfant déjà taciturne, qui se ivrait au jeu passionnément mais avec un sérieux total, ultra-sensible aux piqures d'amour-propre, s'était encore résorbé davantage en grandissant à travers ces années maigres. Le hérisson restait en boule. On eût dit qu'il avait quelque chose d'aussi précieux que sa vie à sauvegarder et qu'il défendait farouchement. Dans sa chambrette au quatrième étage, le pensionnaire n'était pas de ces bêtes que l'on apprivoise.

Henry ne s'était pas signalé par ses succès. Il avait fait de bonnes études, en bûchant surtout pour soi. Mais aux examens il n'avait pas brillé. On remarqua même, non sans étonnement, parmi ses professeurs, que ce garçon studieux et doué ne mettait aucune ardeur à se distinguer ; chez un boursier, c'était presque une faute et on le lui avait fait sentir. Grâce à des bienfaiteurs du collège, ses études étaient en partie payées sur les revenus d'une vieille ferme, qu'il lui fallait aller toucher lui-même, en affrontant les chiens de garde et le mauvais vouloir du fermier. N'importe, c'était une faveur. Un boursier doit le reconnaître en mettant tout son zèle à décrocher la boule blanche. Quand on est pauvre, on rachète cette tare par ses performances de fort en thème.

Il avait énormément lu, en dehors des programmes et de la préparation des examens. Et il avait appris à s'exprimer. Sa prose de jeune homme laissait voir cette fermeté qui ne s'acquiert dans la méditation et la fréquentation assidue des maîtres anciens, qu'à la faveur d'une certaine qualité de l'esprit. En telles de ses compositions ou de ses lettres se trahissait une indépendance surprenante : celle d'un garçon, par exemple, qui croyait hardiment en une autre civilisation que celle des « civilisés », négligeait les chemins bat-

tus pour suivre un sentier à lui où son instinct lui serait un meilleur guide que les flèches indicatrices. Ecoutez : *Notre Indien est davantage un homme que l'habitant des grandes villes. Il vit en homme, pense en homme, meurt en homme... Le second est instruit, il est vrai. L'instruction est une création de l'Art, mais elle n'est pas essentielle à l'homme parfait ; elle est incapable d'éduquer... Mots d'un solitaire au milieu de la foule, écrits dans un temple du Savoir avec l'accent de la foi et une pointe de révolte. A dix-huit ans, il ne craignait pas de faire l'apologie de l'extrémisme, en dénonçant les solutions moyennes, l'esprit de troupeau, la peur de se singulariser, la cowardise qui suit la mode, fait des hommes de simples instruments entre les mains des autres. Henry portant son habit vert parmi les livrées noires, loin de s'excuser de cette incongruité, le traduisait vertement en règle de conduite. Nous sommes un peuple de spéculateurs, d'actionnaires, de changeurs, écrivait-il avant la dix-neuvième année, en évoquant une littérature autochtone encore à naître dans le Nouveau Monde, une langue pure et nerveuse à créer.*

Et, au moment de quitter Harvard, à la cérémonie de la remise des diplômes, dans son laïus, il s'était attaqué à l'esprit de lucre, l'esprit du mufler, avec une vivacité, une conviction qui dépassait légèrement le ton de la controverse universitaire dans laquelle il faisait sa partie : *Pour un homme qui aura les yeux ouverts à la beauté du monde qui l'entoure, il en est quatre-vingt-dix-neuf qui gratteront de leurs ongles la surface pour en extraire l'or... Ce curieux monde que nous habitons est plus merveilleux qu'il n'est utile ; il est moins là pour qu'on l'emploie que pour qu'on l'admire, en jouisse. L'ordre des choses devrait être en quelque sorte renversé : le septième jour devrait être pour l'homme celui du travail, où il gagnerait son pain à la sueur de son front, et les six autres son dimanche, consacrés à ce qu'il aime et à son âme...*

Il sortait de la fabrique, mais elle n'avait pas réussi à le couler dans son gaufrier. C'était, au contraire, lui « le juge » qui la jugeait. Elle formait l'un des rouages d'une société qu'il commençait à comprendre. Entre les mathématiques, la littérature, les classiques, les langues mortes, des vérités vivantes s'étaient glissées qu'Henry avait saisies, et il les rapportait enroulées dans son diplôme, comme une trouvaille. De cette société-là, telle qu'elle lui apparaissait, il en était fort peu. Une mécanique dont il distinguait les volants, les chaînes, les pignons et les meules. De tous ses engrenages le mensonge suintait comme une huile écœurante. Tiens-toi sur tes gardes, mon garçon, Sinon, tu seras happé, ou bien pris comme une pièce de rechange.

La dernière étape de l'école capitaliste

Et tout ce savoir qu'il avait acquis en ses quatre ans de stage à la fabrique, il le mesurait d'un coup d'œil lucide. Il suffisait d'un illettré d'une certaine qualité pour remettre à son plan toute la science des collèves. D'un éclair de la plus quotidienne réalité, pour dénoncer la misère de cette culture qui forme de tels ignorants, de tels indigents en face de la vie : petits jeunes gens aux mains blanches qui viennent là s'affermir dans la blême tradition de leur classe, *étudier la chimie et ignorer comment on fait son pain...*

Tout de même il avait subi victorieusement l'épreuve de cette fameuse culture. Elle ne l'avait pas entamé. Il ne regrettait rien : tout ce qu'il avait su acquérir, si mince qu'en fût le poids dans une destinée d'homme, il saurait s'en servir à sa façon, pour ses propres fins. Ce serait lui qui disposerait du savoir, et non le savoir, de l'homme. C'était fort bien, à titre d'accessoire, comme un vêtement que l'on passe en cas de besoin, pour le raccrocher ensuite lorsqu'il vous pèse. Que d'autres rapportent d'Harvard le bel uniforme que l'on endosse sa vie durant. Henry revenait avec sa vieille veste verdâtre.

Parmi les siens, dès son retour, on s'apercevait de ce changement à ses réparties, son attitude, ses jugements. Le ton tranchant de leur Henry, ses vues radicales sur le monde n'étaient pas sans inquiéter légèrement de bien braves gens qui

avaient pu gratter quelques écus pour l'envoyer au collège, mais n'auraient pu trouver dans leur sac une piécée de révolte. Est-ce donc là ce qu'on vous apprend à Harvard ? L'insoumission ? Ses tantes en croient à peine leurs oreilles : leur neveu, tenir ce langage de réprouvé ? Sa sœur Helen qui, sur ses revenus d'institutrice, avait contribué à payer les frais de collège pour Henry, l'a même doucement invité à modérer un peu ses expressions. La brave fille avait des illusions sur son tendre pouvoir de sœur aînée : avec sa sincérité intransigeante, il cesse momentanément de lui écrire. Elle ignorait que son frère fût revenu d'Harvard avec d'autres ressources que *la vieille plaisanterie du diplôme*. Elle est restée Helen comme devant, et il est devenu Henry multiplié par quatre, après ces années-là.

En ce mois d'août mil huit cent trente-sept rentre au foyer un gars de vingt ans qui a vraiment appris bien des choses au collège, dans les livres et en dehors des livres. Pas besoin de pousser jusqu'à la licence; il en sait assez long. A cet égard, sinon à d'autres, les années d'Harvard valent certainement les sacrifices qu'Helen s'était imposés, avec le père et les bonnes tantes. Les certitudes qu'il en rapporte valent même celui qu'il a consommé, de ses libres années d'adolescence aux dieux immobiles.

Léon BAZALGETTE.



(Dessin de Kathe Kollwitz.)

L'École capitaliste actuelle, est, comme l'économie bourgeoise, l'aboutissement des efforts des siècles passés. Elle fut, à une certaine époque, un progrès, une étape nécessaire. C'est la dernière étape. Et, selon que nous stagnerons ou que nous en sortirons triomphalement, l'École ira périlicant ou reprendra un essor nouveau.

Quel a été, d'une part, l'effort de la société pour se donner le mode d'éducation qui lui convenait ; et, d'autre part, l'action d'individus, ou groupement d'individus, pour modifier et développer cette éducation ? Quelle forme a pris cette action dans la société d'aujourd'hui, et comment pourrions-nous l'orienter vers l'école du prolétariat ? Tels sont les problèmes du plus haut intérêt que nous voudrions examiner.

La société du Moyen-Age ne s'occupait nullement de l'instruction des enfants du peuple, qui apprenaient de bonne heure, empiriquement, le métier de leurs pères. Pour les riches même l'instruction était surtout professionnelle ; on se préoccupait moins de développer l'homme que d'habituer le futur noble et le futur seigneur à leur vie guerrière ou mondaine.

L'éducation aussi était nettement traditionaliste. Ce n'est que quand les princes utilisèrent la religion pour le gouvernement de leurs Etats, qu'une éducation fut entreprise. Cette éducation s'accompagna même parfois de quelques rudiments d'instruction. De cette période datent les premières écoles de pauvres, comme celles que Ch. Demia organisa à Lyon à la fin du XVII^e siècle. Mais, dans ces écoles même, l'instruction n'est rien. On ne vise que la « christianisation » des enfants.

L'École bourgeoise

La Révolution française voulut, par réaction, tirer le peuple de son apathie apparente. Et, en même temps qu'elle sapait la religion, elle tenta de répandre l'instruction. C'était un grand mot que celui d'instruction pour nos aïeux de 89. Aucune basse pensée mercantile ne les poussait encore dans cette voie. Mais ils croyaient généreusement — et de grands esprits les avaient préparés à cette idée — que du progrès des lumières viendrait naturellement le développement de la moralité et du bonheur social. Victor Hugo ne disait-il pas encore, bien longtemps après :

« Tout enfant qu'en enseigne est un homme qu'on gagne. »

Les résultats se firent longtemps attendre, mais un nouveau facteur de domination vient de se révéler à l'Etat : l'École, aidée par l'Eglise, va faire germer dans les jeunes esprits le culte de la Patrie. Et la conception napoléonienne de l'Université apparaît comme l'aboutissement

inattendu de l'effort révolutionnaire pour une éducation du peuple.

Mais dès le XIX^e siècle, l'économie se modifie profondément. De traditionaliste, d'empirique qu'elle était, elle devient scientifique. L'industrialisme va se développant, et, avec lui, le capitalisme et la concurrence. Désormais, sous les grands mots de justice, de fraternité, de patrie ou d'humanité, se cachent les vrais mobiles d'action : les intérêts capitalistes. Si l'École se perfectionne, c'est certainement pour développer l'être humain, pour faire avancer le progrès, disent les bons bourgeois, sincères ou politiciens. C'est, en réalité, parce que le capitalisme naissant a besoin d'un matériel humain éduqué juste à point pour le servir. Cette éducation, c'est l'École bourgeoise qui va la donner.

Et cette école se ressentira toujours de ses origines capitalistes : on n'y attachera qu'une infime importance à la formation de l'homme ; on n'y fera pas ou presque pas d'éducation. Par contre, on voudra donner beaucoup d'instruction, et toujours davantage à mesure que s'accroissent les nécessités de la concurrence capitaliste. A la soif de posséder — en pillant au besoin — au désir de dominer par la force, qui réglementent aujourd'hui l'action sociale, correspond un état d'âme équivalent à l'école : *le Capitalisme de culture*. Etendre sans cesse le domaine de la connaissance, hypertrophier le savoir, croyant développer ainsi le pouvoir vital de l'homme ; se désintéresser donc des forces spirituelles et de l'harmonie sociale qui pourraient assurer le bonheur humain ; donner une culture qui procure du profit capitaliste, telles sont les caractéristiques de l'école capitaliste actuelle. « La faute capitale de notre éducation actuelle, comme dit un personnage d'Ibsen, est d'avoir mis tout le poids sur ce qu'on sait, au lieu de le mettre sur ce qu'on est ; aussi voyons-nous à quoi cela aboutit. Nous le voyons par l'exemple de centaines d'hommes capables qui manquent d'équilibre et se montrent tout autres dans leurs sentiments et leurs dispositions que dans leurs actes. »

De même que les découvertes dans le domaine des sciences servirent d'abord la société en donnant un essor nouveau au capitalisme, l'École fut hypnotisée par cette somme croissante de connaissances à acquérir. Le capitalisme se souciait fort peu, en développant son machinisme, du bien-être du peuple ; il ne visait que le profit des maîtres. La Pédagogie fut aussi, la plupart du temps, non pas la science de la formation de l'homme, mais *l'étude des méthodes susceptibles de permettre et de faciliter l'acquisition d'une plus grande quantité de savoir*. Cette conception monstrueuse de l'école a abouti au « bourrage de crânes » de la guerre et de l'après-guerre.

Ce ne sont pourtant pas les pédagogues épris d'idéal

qui nous ont manqué. Car tous les pédagogues dignes de ce nom ne se sont-ils pas fièrement dressés en révolutionnaires contre une conception grossière et intéressée de l'École et de la société ? (1). Il n'y a qu'à citer Rousseau — le père, avec Pestalozzi, de toute la pédagogie nouvelle — qui a dit : « Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon (2) » ; et Pestalozzi : « Nous n'avons que des écoles d'épellation, d'écriture, de catéchisme ; ce qu'il nous faudrait, ce sont des écoles d'hommes (3) », pour se rendre compte de la distance qui sépare leur vraie pédagogie de nos piètres réalisations.

Par quel miracle alors les idées de ces grands novateurs ont-elles été assimilées, puis déviées par l'école bourgeoise et capitaliste pour servir les intérêts d'une caste ? C'est là un problème qui mérite qu'on s'y arrête.

Rousseau était resté essentiellement théorique. On s'est contenté de piller dans son œuvre si riche ce dont on avait besoin, qualifiant d'utopie tout ce qu'on ne comprenait pas, ou trouvait trop humain. Mais Pestalozzi avait œuvré. Il avait montré, par l'exemple, l'emploi des leçons de choses et de langage par lesquelles pensait régénérer l'humanité. Ses disciples et ses successeurs ont gardé la chose, mais ils en ont peu à peu trahi l'esprit. Et ces leçons qui devaient, suivant le Maître, développer l'homme en l'enfant, on s'en sert aujourd'hui pour faciliter la mémoire et l'acquisition.

Pestalozzi, dont le rêve était d'éduquer les enfants du peuple, avait introduit le vrai travail manuel dans ses écoles. Il y voyait le salut par le travail de ses petits pauvres. Et l'École du Travail est née en Allemagne, et ne répond cependant point à l'esprit humanitaire de Pestalozzi.

Froebel subit le sort commun. On le contrecarra d'abord dans la réalisation de son œuvre belle et grande, parce que justement trop belle et trop grande. (La Prusse et le Conseil Fédéral demandèrent, en 1826, la fermeture de l'Institut Allemand de Keilhau, qu'il avait fondé et qu'il dirigeait). Et cependant l'idée froebélienne, comme aujourd'hui celle de Mme Montessori, a été moins déformée peut-être, parce que se rapportant plus particulièrement aux jeunes enfants — lesquels n'intéressent que fort peu le capitalisme.

Ils ont été méconnus aussi, tous les humbles artisans de l'École du Travail allemande. S'ils voulaient un jardin à l'école, un atelier — presque une usine — une imprimerie, c'était moins pour inculquer aux enfants, par ce détour, les propriétés des matières et leur emploi que pour les initier à la grandeur du travail — et du

(1) « Les pédagogues sont des révolutionnaires, dit J.-H. Fabre ; presque toujours les révolutionnaires sont des pédagogues ; et les plus grands d'entre eux sont ceux qui ont assez de force pour échapper à la contrainte sociale qui, trop souvent, ravale l'individu... Ah ! ils ne sont pas nombreux ceux-là... ils méritaient d'être maudits par une Société qui persévère dans l'injustice. » (L. Mathon. — Mes entretiens avec J.-H. Fabre sur l'Éducation. — Delagrave, 1923.)

(2) Rousseau. — *L'Émile*, livre III.

(3) Voir notre étude sur Pestalozzi, éducateur du peuple. — *Clarté*, n° 42.

travail sous toutes ses formes, manuel et intellectuel. Mais il y avait les programmes, il y avait les examens, il y avait la société entière qui veillaient et enjoignaient de s'occuper plus spécialement de l'acquisition, seule nécessaire à l'ordre capitaliste. Ils durent alors, les initiateurs de l'École du Travail véritable, composer avec les idées de leurs maîtres. Il fallut prouver à ceux-ci que le travail manuel, aux champs et à l'atelier, facilite au lieu d'entraver l'acquisition des connaissances, que l'élève s'instruit davantage en réalisant manuellement ce qu'on a voulu jusqu'ici lui apprendre verbalement : bref, que le travail, tel qu'il est introduit dans ces écoles, est un adjuvant précieux, une « illustration » nécessaire des belles leçons. Et ce n'est qu'après avoir donné ces preuves de civisme que l'École du Travail a pu pénétrer, ainsi affreusement mutilée, dans les écoles publiques allemandes.

Comme on le voit, si les grands pédagogues ont été en général d'ardents révolutionnaires, préoccupés surtout de développer l'enfant dans le sens social et humain sans trop s'embarrasser des contingences, il n'en a pas été de même de ceux qui, esclaves de la société, ont interprété leurs doctrines pour les faire servir bassement à l'ordre social actuel. Si quelques-uns d'ailleurs, parmi ces éducateurs salariés, voulaient se rappeler les leçons et l'exemple de leurs maîtres, l'État savait bien vite les ramener au « sens des réalités ».

Mais ce n'est pas par sa seule armée « d'instituteurs » à son service que l'État influence l'éducation et lui insuffle l'esprit capitaliste que nous lui avons vu. D'autres causes plus profondes, mais non moins déterminantes, se liguent contre une école du travail libre et humaine : C'est, d'une part, la désaffection générale du travail dans une société où le travail ne suffit pas toujours à faire vivre ; — et, d'autre part, l'avarice capitaliste pour tout ce qui est simplement humain, et aussi un fait plus brutal dont la réalité vient de se manifester : le désordre capitaliste, qui, dans les pays vaincus — Autriche et Allemagne — tue l'école, en attendant de nous conduire, nous aussi, à la décadence — à moins que les travailleurs se décident enfin à rétablir l'ordre social.

La décadence et la mort de l'École sont le résultat du développement formidable du capitalisme ; c'est pour aboutir à cette impasse que l'école « gratuite et obligatoire » a, pendant un demi-siècle, instruit les travailleurs. Devant cette faillite, on comprend enfin le danger d'une instruction qui va à l'encontre du progrès humain ; on voit qu'il ne suffit plus de développer, d'améliorer, de « réformer » l'enseignement. Il faut le « transformer » (4) — selon le mot de M. Ad. Ferrière, qui n'est cependant pas communiste — il faut le révolutionner.

L'école actuelle est fille et servante du capitalisme. À l'ordre nouveau doit nécessairement correspondre une orientation nouvelle de l'École Proletarienne.

C. FREINET.

(4) Ad. Ferrière. — *Transformons l'école*. (Bâle - Azed.)

Les douze premières années de la République chinoise

Au temps où les puissances occidentales pénétrèrent dans le domaine de la Chine, l'Empire se trouvait dans une situation économique déplorable, et le gouvernement monarchique ne prêtait aucune attention à l'intérêt national. Le mécontentement populaire s'accrut, de décade en décade, jusqu'à la révolution du 10 octobre 1911, qui eut lieu à Wou-Tchang, la capitale de la province Hou-Pei. Ce jour mémorable est, depuis lors, celui de notre fête nationale. La République fut proclamée l'année suivante, en 1912. Personne n'avait jamais pensé que notre succès serait aussi rapide. Nous le considérons comme un grand succès qui nous est propre, et mérité. Car ainsi nos compatriotes avaient montré leur énergique volonté d'obtenir la République dès leur première tentative.

Au mois d'août 1913, la seconde révolution éclata. Deux événements la déclenchèrent : tout d'abord, l'assassinat de l'ex-ministre Song Kiao Jen, à la gare de Changhaï, le 20 mars. Song Kiao Jen était considéré comme une personne très honnête et était un des chefs du parti Kouo-Ming-Tang. En second lieu, l'emprunt de six cent vingt-cinq millions de francs, dit « Emprunt pour la Réorganisation financière de la Chine », auquel le parti Kouo-Ming-Tang s'opposait vigoureusement. La Chine se trouvait, une fois de plus, dans une situation déplorable, et dès cette époque le divorce s'affirmait entre le Nord et le Sud.

Dans l'hiver de 1915, le Président Yuan Ché K'ai, qui avait depuis longtemps la forte ambition de devenir Empereur, et qui occupait une place prépondérante, fit démissionner tous les généraux et officiers



qui lui semblaient dangereux pour l'exécution de son plan.

Par le vote du 2 décembre, Yuan Ché K'ai réalisa son rêve d'être Empereur. L'Empire nouveau ne fut proclamé qu'au commencement de 1916. Mais l'inquiétude, l'effervescence populaires répondirent à cette proclamation. La presse demeura entièrement hostile au nouveau monarque, dont la situation se révéla dès l'abord très précaire. Le général Ch'ai Ho déclara l'indépendance à Yun-Nan et ses armées marchèrent vers le Nord contre l'armée impériale. Plusieurs provinces le suivaient. L'Empereur voulait briser leur résistance et ordonna à ses armées de se battre, mais ses lieutenants refusèrent obéissance. Le maréchal Touan Ki Chou abandonna ses fonctions. Plusieurs conférences entre les chefs eurent lieu à Nan-King.

Enfin, complètement isolé, Yuan Ché K'ai dut abdiquer, le 23 mars 1916. Il mourut de chagrin, le 15 juin de la même année. L'Empire avait duré seulement 83 jours. Notre République avait donc surmonté les premières difficultés et nos compatriotes avaient montré une fois de plus leur volonté de défendre la constitution républicaine.

La nature humaine oublie vite. Après cette tentative de Yuan Ché K'ai, qui échoua définitivement, le général Tchang Huin voulut restaurer Suan T'ong, le dernier empereur de la dynastie Tch'ing, qui avait abdicé en 1912.



M -

Vers la fin de juin 1917, le général Tchang Huin entra à Pékin à la tête de son armée et renversa le Président Li Yuan Hung, qui avait succédé à Yuan Ché K'ai.

Dans la nuit du 30 juin, la restauration monarchique fut proclamée. Mais le maréchal Touan Ki Choui s'échappa, s'établit à Ma Tchang, près de Pékin, et déclara la guerre contre la monarchie.

A peine deux semaines après, le 12 juin, le soi-disant empire avait disparu. Tchang Huin se réfugia à la légation des Pays-Bas à Pékin. Notre nouvelle République demeurait une fois de plus victorieuse.

Le général Ch'ai H'o et le maréchal Touan Ki Choui, et d'autres généraux, avaient bien montré quelque bonne volonté à soutenir la République, mais nous ne devons pas oublier que le succès était largement dû au peuple et à la presse.

En 1920, le conflit éclata entre deux puissances militaires, l'une plus autocratique, représentée par ce même maréchal Touan Ki Choui, dont nous venons de voir pourtant l'attitude républicaine, et l'autre plus démocratique, représentée par le maréchal Wou Pei Fou. Le 6 juillet, une bataille s'engagea entre les deux armées, et quatre jours plus tard, le maréchal Touan Ki Choui, considéré jusqu'alors comme le dictateur de la Chine, était vaincu. Sa chute fut accueillie favorablement : il avait aveuglément écouté ses courtisans pro-japonais et était fortement soupçonné d'avoir signé avec le Japon un traité militaire secret comme condition d'un emprunt qu'il avait contracté auprès de cette puissance pour organiser son armée dite « armée de défense du front ».

Quant au nouveau chef militaire, le général Wou Pei Fou, il était plus ou moins démocrate et tenait compte de l'opinion du peuple dans une certaine mesure.

Cependant, un nouveau danger apparut encore. Le maréchal Tchang Tso Lin, gouverneur militaire de Moukden, était devenu de plus en plus puissant et songeait, pensait-on, à attaquer la République, car il était très autocrate et surtout avait le grand tort de

vouloir aider Liang Shi Y, qui était l'un des courtisans les plus compromis dans la tentative impériale de Yuan Chi Kai à devenir président du Conseil ; le peuple s'y opposait vigoureusement. Le général Wou Pei Fou, commandant l'armée du Tchilli, prit fait et cause contre le maréchal Tchang Tso Lin. La bataille qui s'ensuivit durant une semaine aux environs de Pékin (mai 1922), s'acheva par la déroute complète des troupes de Moukden. L'armée de Wou se révéla, en effet, très supérieure par sa discipline. L'armée de Tchang, étalée sur un front trop vaste, fut coupée en deux (1).

On peut donc assurer que, durant ces douze premières années de République, la volonté du peuple chinois a toujours triomphé des tentatives réactionnaires. Coup sur coup, elle a renversé deux monarchies et vaincu deux chefs militaires, autocrates avérés. Elle a progressé à chacun de ces tournants.

Certes, il est permis de dire que cette manifestation de l'esprit populaire n'a eu, jusqu'à présent, qu'une valeur relative, car ses tenants, ses champions ont été constamment des chefs militaires chez qui l'on peut toujours soupçonner des arrière-pensées d'ambition et des rêves de gloire personnelle. Mais les lecteurs européens ne doivent pas oublier que le temps n'est pas si loin où il en était de même dans les grands Etats occidentaux. La personnalité des acteurs politiques non plus que les intrigues nouées par telle ou telle puissance étrangère ne doivent empêcher de voir la force politique décisive, qui est bien la volonté populaire. Au cours d'une seconde étude, nous la verrons s'exprimant (comme il y a cent ans en France) dans le mouvement révolutionnaire des étudiants.

F. H. DJEN.

(1) Durant les hostilités, la presse avait organisé une sorte de loterie. Les acheteurs d'un billet du maréchal Tchang devaient en cas de succès toucher une prime plus forte que celle prévue pour les billets gagnants du général Wou. Il se trouva que ces derniers billets furent vendus en beaucoup plus grand nombre, ce qui indiquait où se tournaient les sympathies du public.



Revue de France (15 mai 1924) *Revue de Paris, Revue des Deux Mondes, Revue de France* : voilà les trois revues « de poids » qui représentent bien, n'est-ce pas, la haute culture bourgeoise ? Il est rare d'y trouver des vues neuves sur les événements internationaux, et leur pseudo-impartialité ne sert qu'à cacher leur faiblesse de pensée, politique et artistique. En général, la *Revue de France* n'est guère plus vivante que ses deux sœurs. Pourtant, il nous faut signaler aux lecteurs de *Clarté* deux articles signés Hélène Isvolsky, parus le 15 mars et le 15 mai, sur « la crise bolchéviste » et « la nouvelle poésie russe ».

Dans les *Ecrits nouveaux*, Arthur Toupine nous avait parlé des tentatives « d'art prolétaire » en Russie soviétique, et, tout en concluant à l'échec de ces efforts, il avait rendu un hommage à certains jeunes poètes révolutionnaires, plus spécialement ouvriers.

Hélène Isvolsky, après avoir parlé du grand poète Alexandre Blok, dont l'œuvre est connue en France, analyse avec sympathie les différentes tendances poétiques qui sont nées de la Révolution bolchéviste. Elle insiste sur le fait que le gouvernement bolchéviste encourage passionnément les jeunes poètes. Mais, ce que n'avait pas marqué suffisamment Arthur Toupine, Hélène Isvolsky l'explique fortement : une poésie vraiment neuve, un art viril, une inspiration jeune, sont nés de la Révolution. Les « poètes de brasserie », comme on dit là-bas, c'est-à-dire les faux esthètes nébuleux et crépusculaires, n'existent plus : « L'âpre souffle de la tempête a miné pour longtemps en Russie la gent romantique des paillettes et des travestis. » Ces poètes ont vu « la lumière crue de la réalité ».

De la guerre et de la Révolution, les jeunes poètes russes ont tiré le pathétique nouveau qui s'imposait. Hélas ! où sont les poètes d'Occident qui pourraient nous apporter le renouveau d'inspiration et d'images que les terribles événements de ces années devaient faire naître : en France, quelques chants de douleur, de révolte imprécise (Vildrac, Duhamel et quelques autres) devant la tourbe exécrationnelle des « bardes » à la Déroulède, Richopin, etc. André Biély, Maïakovsky, Serge Essénine, Marie Zvétaïéva, nous font goûter un vin fort, âpre. Leur poésie, directe, sobre, brutale même, exalte la vie nouvelle créée par la Révolution, au moyen d'images grandioses ou fraîches ; les extraits que nous donne Hélène Isvolsky permettent de juger de l'originalité de ces jeunes poètes. Dans l'article de Mlle Isvolsky, on sent une admiration non dissimulée pour l'œuvre gigantesque accomplie par la Révolution, dans ce domaine comme dans tous les autres. Hélène Isvolsky fait un bel éloge de l'instinct artistique du peuple russe et reconnaît que les bolchévistes ont

fait tous leurs efforts pour le cultiver, le développer, et qu'ils y ont réussi.

Du monde nouveau qui se crée là-bas, nous arrivent de grands souffles frais ! La civilisation prolétarienne commence à naître. A tous les insulteurs ignorés de l'effort de nos camarades bolchévistes, à tous les « intellectuels » occidentaux, nous dédions la fin de l'article d'Hélène Isvolsky :

« La réalité tragique qui a brisé l'essor de l'ancienne poésie russe a enseigné aux nouveaux poètes, quels qu'ils soient, l'amour simple des vérités primordiales : le prix de la vie, l'imminence de la mort, l'attachement profond à ce pays qui souffre, la valeur de l'énergie personnelle, le souci de la vérité. Sur ces assises nouvelles, la Russie commence à reconstruire son temple : faut-il dès lors s'étonner si l'architecture de ce temple révèle déjà de plus nobles contours ? Telles sont les aspirations profondes de l'art qui est né et qui prend conscience dans la fournaise tragique de ces dix années. L'homme de génie qui trouvera la formule définitive de cet art n'a pas encore paru. Mais le jour où il viendra, nous pouvons espérer qu'il récoltera une riche moisson sur ce champ si péniblement ensemencé, si douloureusement, de sang et de larmes, par une génération qui, au delà de la souffrance et de la mort, cherche passionnément les accents sacrés de la beauté et de la vérité. »

Nous ne faisons pas nôtre, évidemment, le ton « pompier » de cette dernière phrase et « les accents sacrés de la beauté et de la vérité » ne nous semblent pas caractériser la vigueur, l'inspiration nettement révolutionnaire et prolétarienne de la nouvelle poésie russe. Quoi qu'il en soit, nous enregistrons ce témoignage d'un écrivain contraint bon gré, mal gré, de s'incliner devant la force irrésistible qui ébranle le vieux monde !

Dans le même numéro, un article exaltant l'œuvre des « Unions civiques » briseuses de grève. Nous y relevons cette phrase : « Contre le bolchévisme, ni raison, ni patience ne valent, il faut l'écraser ! » Rien que ça ? Voilà qui est franc, au moins.

Mais, comble du grotesque, le fat libidineux et ridicule qui a nom Marcel Prévost écrit ceci : « Lorsque une raison politique éloignera de leur travail les agents d'un service public, libre à eux de quitter pour le meeting, l'usine et le bureau, mais libre à nous de prendre en mains l'outil vacant et d'assurer de notre mieux le service en souffrance. » Parfaitement, ma chère : nous allons voir « l'oncle de Françoise » quitter les boudoirs, et descendre en pyjama rose, parfumé à l'houbigant, pour guider d'une main légère les autobus dans les vitrines. De quoi se mêle cette vieille cocotte ? Que Prévost continue à soigner les vapeurs de ces dames, et à empoisonner le goût public de

ses honteuses productions. Mais, quelle recrue symbolique pour la bourgeoisie de combat !



Le journal « littéraire » *Candide* a la manie du plagiat, inconscient, nous voulons l'espérer. Un numéro de ce journal contenait déjà une nouvelle plagée sur *Asile de nuit*, de Vaillant-Couturier. Le numéro 9 publie un conte de Louis-Léon Martin, *La Mauvaise Aubaine*, démarquage évident, moins le talent, du *Crainquebille* de France.

Le sont-ils, candides, ces messieurs ?

Europe, du 15 mai, contient un « dialogue » d'Alexandre Blok, bizarrement suivi de poèmes pédantesques de M. de Montherlant.

Nouvelles littéraires, *Journal littéraire* sont pleins d'éloges pour cette vieille baderne de Sardou, qui, à propos de Thermidor, eut cette phrase délicate : « Je veux défendre 1789 contre 1793 » (! ?)

Revue hebdomadaire. « Bêtes, hommes et Dieux », roman-feuilleton sur un voyage en Russie bolchéviste. L'auteur raconte avec triomphe comment il est souvent parvenu à tromper la bonne foi des bolchéviks, en différentes régions de la Russie. Passe vertueusement sur les atrocités blanches pour fulminer (de loin) contre la terreur rouge. ALTMAN.

REVUES ÉTRANGÈRES

The Nation Cette revue a commencé une série avril d'articles « sur les rapports sexuels mo- et mai dernes et le changement de nos principes moraux », et publié la première de ces études sous la signature du savant et pacifiste bien connu Bertrand Russell.

Cette étude mérite qu'on l'examine de près. Que nous dit M. Russell ? Il commence par résumer les travaux des savants anglais qui ont, depuis près d'un demi-siècle, tiré de l'anthropologie des notions de morale comparée. Westermarck est le plus connu de ces auteurs. Leur méthode est simple, infiniment. Ils classent les divers récits des anthropologistes selon les premières distinctions qui peuvent venir à l'esprit : rapports des enfants et des parents, des maris et des femmes, des frères et des sœurs, etc., etc. Dans chacun de ces casiers, ils déversent pendant des années, brouette sur brouette, les matériaux de leurs lectures. Cela fait des volumes extraordinaires, amusants et fastidieux, impressionnants et risibles, mais d'où une idée invincible se dégage : les mœurs ont été si contradictoires selon les temps et les latitudes qu'il faut absolument en finir ! Place à la morale rationnelle.

Tel semble bien être le point de départ de M. Bertrand Russell. Pourtant, il a rencontré, chemin faisant, un savant moins ingénu : Müller-Lyer a essayé de mettre un peu d'ordre dans cette salade. Il a divisé

l'histoire en trois périodes (1) : période du clan, période de la famille, période personnelle. Et, ce qui est plus sérieux, il a étudié comment les mœurs avaient été constamment déterminées par l'économie du temps.

Partant de là, M. Bertrand Russell n'a aucune peine à faire preuve du libéralisme moral le plus séduisant. Du moment que nous voici dans la « période personnelle », il convient donc que les mœurs s'inspirent également de considérations, de préférences ou d'idéals personnels.

Pour reprendre le raisonnement de M. Bertrand Russell et de son sociologue-moraliste, une question peut être posée : à quel genre d'économie correspond, dans la pensée de ces deux auteurs, cette morale nouvelle qu'ils appellent « personnelle » ? Il semble difficile de supposer que ce ne soit pas à l'économie actuellement existante chez les peuples occidentaux — c'est-à-dire l'économie capitaliste. Mais est-ce que l'économie capitaliste n'a pas pour première conséquence fatale de diviser la société en classes économiques d'un nouveau genre ? Dès lors, M. Bertrand Russell aurait bien dû nous dire si ce qu'il entend par « morale personnelle » est le fait de la classe bourgeoise ou de la classe prolétarienne, à moins qu'il ne considère que l'une et l'autre possèdent une morale identique...

Tout cela est bien imprécis, bien peu... scientifique !

On en vient à se demander si l'admirable érudition dont nos sociologues-moralistes font preuve n'est pas acquise au détriment de leur jugement personnel. Westermarck citera dans ses tomes les noms des milliers de peuplades où les enfants font ripaille de leurs vieux parents. M. Bertrand Russell le lira avec intelligence et en tirera de brillantes considérations d'anthropologie comparée. Mais quand l'un et l'autre font allusion aux mœurs de la société où ils vivent, ils font preuve d'une incompétence qui dénonce leur... manque d'information personnelle.

Ainsi pourquoi M. Bertrand Russell affirme-t-il que la France est la seule des nations civilisées où l'on n'ait pas la moindre tolérance pour l'amour en dehors du mariage ? Parce que (il nous l'explique lui-même) il a lu depuis très longtemps que le catholicisme a encore de l'importance en France et que le catholicisme a toujours admis la séparation des mariés avec la plus grande difficulté. C'est regrettable, mais il y a des centaines de milliers de jeunes Français qui en savent beaucoup plus long que M. Bertrand Russell sur cette question. G. M.

(1) Si nous étions taquins, nous insisterions sur la véritable magie que le nombre 3 exerce sur l'esprit des philosophes : règle des 3 états d'Auguste Comte, pour ne citer qu'un des exemples les plus connus. Le dernier des 3 casiers est toujours celui où le penseur se trouve lui-même : il se place ainsi au culminement de toute la civilisation humaine, ce qui est une des voluptés les plus communément recherchées par les hommes de cabinet.

Un projet cher à tous les amis de Clarté se réalise : Le livre du mois

Ce qu'est le livre du mois.

A la fin de chaque mois, et après avoir pris connaissance des différents comptes rendus fournis par les principaux rédacteurs de *Clarté* et portant sur les livres ayant paru dans le courant du mois, le comité de direction de *Clarté* procède au choix d'un ouvrage. C'est cet ouvrage que nous appelons « le livre du mois ».

Comment est choisi le livre du mois

Ce « livre du mois » peut être aussi bien choisi parmi les romans d'imagination ou parmi les ouvrages de littérature générale, de critique, de politique, d'histoire ou de sociologie, que parmi les recueils de poésies ou les pièces de théâtre d'auteurs français et d'auteurs étrangers traduits en français. Dans son choix, le comité de direction de *Clarté* est guidé par le souci de fournir à ses lecteurs une sélection sévère d'ouvrages destinés à enrichir leur culture et à donner sur l'activité intellectuelle du temps des points de vue précis. C'est pourquoi le comité de direction de *Clarté* a surtout à tâche de réunir en ses « livres du mois » les douze livres les plus importants de l'année et portant sur l'ensemble des domaines de la production littéraire d'auteurs contemporains. Bien entendu, le livre du mois fait dans *Clarté* l'objet d'un compte rendu et d'une critique objective.

Pour recevoir le livre du mois

Tous les abonnés et tous les lecteurs de *Clarté*, en France et à l'étranger, peuvent recevoir, dès sa parution, le livre du mois, à la seule condition d'avoir préalablement versé à notre librairie une provision calculée sur le prix moyen de 7 francs par livre et de 1 fr. 10 pour frais de port. Le versement de cette provision s'effectue de deux façons :

1° Un seul versement de 95 francs pour l'année toute entière ;

2° Trois versements de 33 francs tous les quatre mois.

Un compte courant spécial de dépôt est ouvert

à *Clarté* à nos souscripteurs. Chacun d'entre eux reçoit, en même temps que son livre du mois, un relevé de son compte indiquant la somme restant à son actif. Il surveille donc constamment par lui-même l'emploi des fonds qu'il confie à *Clarté*.

Service gratuit du livre du mois

Tous nos lecteurs, tous nos abonnés peuvent, quelles que soient les ressources dont ils disposent, recevoir nos livres du mois. Nous leur réservons la faculté de remplacer chaque versement de 33 francs par l'envoi à *Clarté* de quatre abonnements nouveaux. C'est-à-dire que tout lecteur de *Clarté* peut recevoir gratuitement la série des douze livres du mois en nous trouvant douze abonnés nouveaux dans l'année, soit un abonné nouveau par mois, ce qui est à la portée de chacun.

D'autant plus que, pour leur faciliter la tâche, nous faisons également bénéficier chacun de ces nouveaux abonnés d'une prime gratuite en livres équivalente au prix de son abonnement : soit 6 bons livres de nos éditions, plus le premier livre du mois choisi au mois d'où partira ce nouvel abonnement. Des carnets spéciaux, comportant quatre souches, sont mis gratuitement à la disposition de tous ceux qui nous en font la demande.

Chacun de nous trouve ainsi son profit : *Clarté* en s'enrichissant d'abonnés nouveaux ; nos amis en recevant gratuitement les douze meilleurs ouvrages de l'année.

Au 30 juin le premier livre du mois

Le premier livre du mois sera choisi à la fin du mois de juin.

Il faut que d'ici-là nous groupions autour de notre projet la centaine de nos amis qui auront compris la très grande portée de notre tentative et qui disposent immédiatement des moyens matériels pour nous aider à la réaliser. Pour commencer, une mise de fonds de quelques milliers de francs nous suffira.

CLARTE.

Un livre qui manquait :

Les - Traîne-la-Gloire -

ROMAN

PAR

George ADRIAN

« Un beau et bon livre qui manquait à l'histoire de la grande boucherie. »

Jean MADELAIGUE (*Journal du Peuple*).

« Le peuple allemand vu par un Français pendant la grande tuerie. L'envers du décor dévoilé. »

Michel CORDAY (*Progrès Civique*.)

« Il n'est pas permis à un militant d'ignorer cette œuvre. »

PARIJANINE (*Humanité*).

Adresser commandes, contre mandat à la Revue *Les Humbles*
4, Rue Descartes, PARIS (5^e)

6 fr. 50

Le Parti Bolchévik

restera Bolchévik

La discussion dans le Parti Communiste Russe
(DÉCEMBRE 1923-JANVIER 1924)

tous ceux qui veulent
se faire une opinion
sur la récente et passa-
gère crise du parti
communiste russe
doivent lire cette
brochure :: : ::

UN VOLUME DE 244 PAGES : PRIX 3 FRANCS

En vente à CLARTÉ, 16, Rue Jacques-Callot

Chèque Postal Paris 330-80 ☞ R. C. 9090-21

ANDRÉ MARTY

Dans les Prisons de la République

“ SOUVENIRS DE MA CAPTIVITÉ ”

Un petit volume de 92 pages

En vente à CLARTÉ, 1 fr. 25

::: franco 1 fr. 55 :::

CHÈQUE POSTAL - PARIS 330-80 R. C. 9090-21

LA REMINGTON PORTATIVE

Machine idéale
pour la correspondance personnelle
CLAVIER UNIVERSEL

4 rangées de touches - 2 caractères par touche
COMME LES MACHINES DE BUREAU

Pour la voyage :

Légère et robuste,
tient aisément
dans une valise.

Hauteur

10 centimètres

Pour le bureau :

Complète et pra-
tique, serange dans
une bibliothèque.



Rend les mêmes services qu'une machine de format commercial

REMINGTON TYPEWRITER C^o (S. A.)

12, Rue Édouard-VII et 20, Rue Caumartin — PARIS

Registre de Commerce de la Seine 74.323

Tel. { GUT. - 19-11
CENTRAL 27-30
CENTR-L 66 21

Le Gérant : MARCEL FOURRIER.



Imp. de la « Presse Française », R. Panon, imprimeur